

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 41

MONTREAL, 16 MARS 1895

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 6 CTS.

PRÉCOCE EXPÉRIENCE



Du miel dans la bouche, mais du fiel dans la gorge. Il y a déjà été pris !

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POUJER, BESSETTE & CIE, Editeurs
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 16 MARS 1895



Pensées d'un Ebéniste

Assieds-toi à ta place et l'on ne te fera pas
lover.

L'opinion est une chimère; son effet, une
réalité.

L'indulgence est la vertu de ceux qui se con-
naissent.

J'aimerais mieux avoir affaire à un lion qu'à
mille rats.

On peut rire de rien, mais il faut pleurer de
quelque chose.

Le cheval est fait pour porter, la femme pour
être supportée.

La croyance aux bons amis est le commence-
ment du dévouement.

Il n'y a pas de gens plus vides que ceux qui
sont pleins d'eux-mêmes.

Pensez deux fois avant de parler une, vous en
parlerez deux fois mieux.

Le vieillard est un homme qui a dîné et qui
regarde les autres manger.

La philosophie peut, à l'extrême rigueur, se
passer du bonheur, mais le bonheur peut difficile-
ment se passer de la philosophie.

Sachons être, à notre jour, des arriérés; les
rôles changent si vite en ce monde! Ce sont
presque toujours ces prétendus arriérés qui fon-
dent ce que les empressés compromettent.

Il y a des gens qui se plaignent de travailler
l'été, parce qu'il fait trop chaud et l'hiver parce
qu'il fait trop froid. Il est à espérer que, dans
l'autre monde, ils trouveront un climat tempéré,
mais ce n'est pas absolument prouvé.

UN QUI CONNAIT LE CŒUR DES FEMMES

La cliente (qui vient de faire déplier plusieurs
pièces de soie) — Quel est le prix de celle-là?

Le commis. — C'est quatre piastres 99 cents la
verge, madame.

La cliente. — C'est beaucoup trop cher, je m'en
passerai pour cette fois.

Le commis. — Mais madame, nous venons d'en
abaisser le prix ordinaire, qui est de \$5.00 la
verge; c'est une véritable occasion.

La cliente. — Vraiment! Alors coupez m'en 10
verges.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

est la prime la plus importante qui ait jusqu'à ce jour été
gratuitement donnée par un journal à ses lecteurs et
abonnés.

Champoiseau a un débiteur dont il ne peut
tirer un sou. Il demande conseil à un de ses amis:

— Si j'étais à votre place, répond celui-ci, je
commencerais par lui écrire une lettre à cheval.

— Impossible.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas monter.

LOGIQUE NÈGRE

Sambo (à un dindon qu'il vient d'arracher
violemment de son perchoir et qui manifeste sa
colère par des cris perçants) — As-tu bientôt fini
de crier, sale bête, attends un peu que je t'ai
tordu le cou, tu feras après autant de bruit que tu
voudras.

On parlait l'autre jour, devant Bobinard, de la
question des allumettes.

— Moi, dit-il, je suis d'avis que chacun doit en
fabriquer: je suis partisan du "souffrage" uni-
versel.

INDISCRET

Un jeune homme, que des malheurs au jeu
avaient ruiné, possédait encore un oncle très
riche qui vint à tomber malade.

Le jeune homme, accouru sur les lieux, ren-
contre le médecin.

— Eh bien! mon cher docteur, il est mort?
demande-t-il.

— Non, je l'ai remis sur pied.

— Ah! par exemple, je voudrais bien savoir
qui vous a donné le droit de vous mêler de mes
affaires de famille.

A une leçon de géographie, le maître d'une
école communale demande à ses élèves: Qu'est-
ce qu'un port?

Silence général.

— Je le sais bien, moi, dit, en se levant, le fils
d'un charcutier, un porc... c'est un cochon...

CE QUI L'A TRAHIE



— Elle va encore empestier la classe avec son morceau
de limbourg.

UN POINT D'HISTOIRE



La maman (visitant un musée) — Tu vois, ce tableau,
Catherine? C'est Jeanne d'Arc. Sais-tu qui c'était,
Jeanne d'Arc?

Catherine. — Oui; c'était la femme de Noé.

Quand le SAMEDI aura publié son histoire illustrée de
Jeanne d'Arc, Catherine ne commettra plus semblable
erreur.

LE VIOLON CASSÉ

Un jour tombe et se casse un mauvais violon;
On le rajuste; on le recolle,
Et de mauvais il devient bon.
L'adversité souvent est une heureuse école.

Classe enfantine.

— Mademoiselle, pourquoi donc Adam et Eve
furent-ils chassés du Paradis terrestre après avoir
mangé la pomme!

Mlle Lili, avec aplomb:

— Pourquoi? Mais par désobéissance, parce
qu'on n'était pas encore au dessert.

ÇA NE PEUT TOUJOURS DURER

Le beau, l'élégant, mais un peu bohème peintre
d'histoire Claudius, fume une de ces courtes pipes
que le populaire qualifie de brûle... bouche, et
vautré sur son lit, semble plongé dans le monde
éthéré des fumeurs d'opium. Arrive son ami
Casimir, un correct celui-là.

— Oh! Claudius! couché sur ton lit avec tes
bottes et fumant la pipe... Pouah...

Claudius. — Si tu savais! je viens d'avoir ici
des parents de province. Un oncle et une tante
à héritage; et ils sont restés huit grands jours.
J'ai été forcé d'être convenable, tu comprends.

L'Intermédiaire des Chercheurs a trouvé une
perle dans un roman récent. Il s'agit de la des-
cription d'une ville au Moyen-Age et l'auteur
s'exprime ainsi:

"Les réverbères, qui n'existaient pas encore à
cette époque, rendaient les rues encore plus obs-
cures..."

EN RETRAITE

Rentré dans le civil, un ancien militaire,
De l'existence, fut bien vite dégouté,
Et triste, il se pendit un soir pour se distraire.
L'ennui naquit un jour de l'uniforme oté.

A la gloire de la pure héroïne de Domremy, de celle
qui affranchit son pays du joug de l'étranger:

L'Histoire de Jeanne d'Arc

Un boursier, aujourd'hui opulent, donne quel-
ques avis à un jeune homme qui veut faire son
chemin.

— Mon ami, lui dit-il les hommes sont, pour
moi, classés en deux catégories, les dupes et les
filous, voilà!

— Mais alors, vous!

— Moi, j'ai été les deux.

NOS CHÉRIS



—Dis à ton père qu'il me faut absolument mes bottines pour quatre heures, parce que je vais en soirée.

AUX LECTEURS ET ABONNÉS

Le SAMEDI va donner gratuitement à ses lecteurs et abonnés, une

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE

JEANNE D'ARC

Magnifique volume de plus de 400 pages ; gravures par Barrias, Curzon, Frémiet, Hanoteau, J. P. Laurens, Luminais, Rochegrosse, etc., etc.

Soit, dans chaque numéro du SAMEDI, un fascicule in-octavo de 8 pages, formant à la fin de l'année, un volume d'une valeur en librairie d'au moins 10.00

Nul n'ignore la merveilleuse épopée qui constitue la vie de la vierge de Domremy, et la prochaine canonisation de l'héroïne qui délivra sa patrie du joug de l'étranger, ajoute encore à l'actualité de l'œuvre gigantesque que le SAMEDI ne craint pas d'assumer.

LA RÉDACTION.

CARNET DU DOCTEUR

LE RHUME

S'il est une saison propice à l'éclosion du rhume c'est bien certainement celle que nous traversons ; les fréquentes variations du thermomètre soumettent nos bronches à de dures épreuves et il n'est pas sans intérêt, d'indiquer à nos lecteurs quelques unes des précautions les plus élémentaires qu'il est nécessaire de prendre si l'on vient à s'enrhumer.

Le rhume, cette affection si répandue, n'est qu'une bronchite légère : il commence le plus souvent par un rhume de cerveau. Il est caractérisé au début par une toux sèche, en même temps qu'on éprouve de la chaleur au devant de la poitrine et une courbature générale. Ce n'est que chez les enfants et les personnes délicates qu'il détermine de la fièvre. Sa durée habituelle est d'une ou deux semaines.

Le traitement du rhume consiste à éviter le froid en gardant le lit ou tout au moins la chambre, pendant quelques jours, et à prendre des tisanes adoucissantes tièdes, comme celles de gomme, des quatre fleurs, de coquelicot, de mauve ou de violettes.

Ce serait une faute de négliger ces petits moyens, car, si on l'abandonne à lui-même, un rhume peut se prolonger, devenir chronique et alors, non seulement on court le risque de ne pouvoir s'en débarrasser que très difficilement, mais encore de contracter un catarrhe.

A propos du catarrhe, quelques explications à son sujet ne seront pas déplacées ici.

Les muqueuses, c'est-à-dire les membranes fines qui tapissent le nez, la bouche, l'estomac, les intestins, la vessie, les bronches, l'oreille, etc., sécrètent une humeur épaisse appelée mucus. Lorsque ces membranes sont le siège d'une inflammation chronique, leur sécrétion devient très abondante, et on se trouve en présence d'un catarrhe. Le traitement des catarrhes peut difficilement être indiqué d'une façon générale. Celui des bronches ou de la vessie doit être traité par le bourgeon de sapin ou par les perles d'essence de térébenthine. On peut dire toutefois que la sécrétion exagérée qu'ils produisent, fatigue considérablement le malade, qui doit être soutenu par des toniques.

DOCTEUR ON.

COMMENT ON ARROSE LE VEAU

Une bonne ménagère, qui avait à faire honneur à une bienvenue, était allée chercher le classique rôti de veau, et bientôt cette pièce, largement cuirassée de beurre, était placée dans le four de la cuisine chauffé à point.

—Marguerite, dit la ménagère à sa nouvelle domestique, je vois sortir un quart d'heure, vous aurez soin d'arroser le veau assez souvent.

—Oui, madame.

Quelques minutes plus tard, Marguerite prend un seau, le remplit d'eau au ruisseau voisin, se dirige vers l'étable dans laquelle se prélassait un magnifique veau en litière, et lui distribue de la tête à la queue une douche complète.

Pareil manège se répéta cinq ou six fois.

Le jeune quadrupède, qui ne connaissait pas les bienfaits de l'hydrothérapie ou qui avait conscience de n'avoir pas besoin de ce traitement, s'en plaignit en cris plaintifs comme la dame du logis rentrait.

Mais, ô douloureuse perplexité ! si son tympan est tristement affecté du côté de la vacherie, son nerf olfactif ne l'est pas moins du côté de la cuisine d'où s'exhale une forte odeur de roussi.

Enfin, le plus gros morceau l'emporte ; elle court à l'étable, et voyant tout trempé, son pauvre veau, elle le détache péniblement et l'amène sur une litière sèche ; puis se dirige à la hâte vers le four.

O désolation ! le jus du bouillon a beau couler à flot sur le rôti, il glisse dessus comme la pluie sur la carapace d'une tortue : le rôti était biscuit.

—Ah ! Marguerite, qu'avez-vous donc fait malheureuse ?

—Mais, madame, ne m'avez-vous pas dit d'arroser le veau ?

Pour respecter une femme ne doutez pas de ce qu'elle dit, pour vous respecter n'en croyez pas un mot.

BÉBÉS DE SECONDE MAIN

Le petit Jacques, ayant entendu dire que les beaux bébés s'achetaient à la Cie des Bazars, interpelle, un soir à dîner, un ami de la maison, dont les charmes physiques rappellent ceux de Tortillard et de Quasimodo

—Pourquoi est tu si laid ? lui dit-il.

L'ami se met à rire jaune et ne répond pas.

—Ah !... répond alors l'aimable enfant, ta maman n'est pas allée à la Cie des Bazars, elle t'aura acheté de seconde main.

SAGE PRÉCAUTION

X... est un coquin de la pire espèce, une sorte de dévaliseur de bourses, qui a monté des banques... et le coup, à pas mal de "gogos" ; sa réputation est des plus mauvaises.

Hier, il rencontre Y... qui lui serre la main.

—Au moins, vous, s'écrie X... vous êtes un bon garçon !... Vous ne refusez pas de prendre ma main.

—Ah ! mais écoutez donc, réplique Y..., pendant que je vous la serre, je suis sûr que vous ne l'avez pas dans ma poche.

IL Y A EXPLOITS ET EXPLOITS

Au café :

—Laissez-moi donc tranquille avec les exploits du général XX !... j'en connais qui en ont fait plus que lui !...

—Vous peut-être !

—Justement.

—Monsieur est militaire ?

—Non, je suis huissier.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

Prime absolument gratuite offerte par le SAMEDI

AME DE POÈTE



Le voyageur pratique. — Moi je vais à Vaudrouil pour mes affaires.
Le voyageur lyrique. — Oh moi ! je me rends au bord de la mer... de la mer bleue où je livrerai mon corps aux tièdes caresses des vagues... ma chevelure à la brise maritime... etc., etc.

BASSE CALOMNIE



Touriste (ou Islambé).—Oui, c'est la vérité, la vue est superbe, et quelle nature tranquille ! Pourquoi faut-il que l'homme, vienne trop souvent, assombrir ce tableau par ses malheureuses querelles...

Pat (intéressé).—Si on peut dire... je voudrais bien connaître le gueux... l'ivrogne... qui vous a dit que les gens du pays étaient querelleurs ?

LA STATUE DE TERRE CUITE

SOUVENIR D'AFRIQUE

Où mes amis, il y a dix ans, en Tunisie, je me suis battu pour une femme.

—Bah ! Contez-nous donc cela capitaine.

—Volontier mes amis.

Et le capitaine de spahis, Charles de Percy, commença ainsi son récit :

« Elle avait la tête toute petite, le cou long et flexible. Le flot lourd et ondulé de la chevelure s'arrêtait net sur le front, non pas comme la caresse éteinte du flux mourant qui baise en silence le sable des grèves, mais épais au contraire et moutonneux, roulé en forte saillie, pareil au bourrelet d'écume des embruns, semblant gronder encore et menacer de s'épandre jusqu'aux yeux, n'était le solide petit chignon torlu très bas sur la nuque, à la mode de Tanagra, la fashionable cité béotienne. L'oreille minuscule, à peine dégagée de la chair entourante, ne montrait que le bout de son lobe arrondi, où l'entrée du pavillon creusait un point d'ombre. Vue de trois quarts, de dos et à gauche, la joue se perdait dans la courbe suave qui courait du front à la gorge, ne donnant que le soupçon d'une arcade sourcilière, l'idée d'une pommette, la probabilité d'un menton, pour saillir enfin victorieuse, affirmative et pleine dans le contour du sein. L'épaule gauche était nue, et le bras descendait parfaitement vertical et rond, comme un bras de vierge. Au coude, il se brisait soudain, juste au saillant de la hanche dont les muscles se dessinaient sous le drapé. Ainsi le ventre gonflé des amphores, au dessous de leur col étroit, contient toute la richesse capiteuse des vins...

« A droite, hélas ! ce n'étaient que désastres ! La joue et le nez emportés, le sein mutilé, — faut-il vous dire que cette femme était une statue — la jambe fracassée, montraient, sous la darte des mousses parasites, le grain serré de l'argile pétrie à outrance, malaxée sous l'effort de ces modéleurs athlètes de l'antiquité qui, par le muscle et le feu, donnaient à la terre une résistance d'éternité, mariant des molécules plus solidement encore que celles des silix fondus aux entrailles du globe.

« Dans le coin de ma baraque, où elle posait sur une caisse à biscuits habillée d'étoffe, on la voyait du bon côté. Le soir, les ombres jouaient à merveille, à la lueur indécise de ma lampe de

campagne. Parfois, Aïcha, ma petite gazelle apprivoisée, s'en approchait curieusement, à petits pas ; elle flairait le rein creusé de deux fossettes suaves dans le gras des chairs, levait son regard aux grandes prunelles de velours vers la tête et restait immobile, fort intéressée. C'était alors un groupe antique d'une suprême poésie : l'animal vivant, mais comme pétrifié, semblait communiquer soudain la vie à la terre... Ma statue d'argile allait-elle marcher dans ses voiles, et disparaître à travers la muraille de bois ?... »

Ce début parut trop intéressant pour qu'on fit grâce au capitaine de Percy du moindre détail. Il fut mis en demeure de parler encore, de dire tout au long ce "souvenir d'Afrique." Les vieux officiers un peu vexés — furent relégués à l'autre bout de la table, tandis que les jeunes lieutenants se groupaient impatients autour du conteur, emplissant sa coupe jusqu'aux bords de campagne.

«... Mon escadron campait depuis cinq mois à Sbaïmet-Aioune, tout au sud de la Tunisie, tout contre la frontière tripolitaine. Nous étions là pour garder un point d'eau important, à trois kilomètres du rivage à peu près : une dizaine de puits, étroits et profonds, groupés au fond d'une sorte de petit cratère, ponctuaient le sable gris de leurs orifices noirs et ronds. Au fond de chacun, en se penchant, on voyait un petit miroir circulaire qui renvoyait les images nettes de nos faces barbues, de nos têtes incultes d'Africains.

« Les quatre premiers mois s'étaient bien passés, sans ennui, dans les travaux d'installation. Maintenant, chacun avait sa baraque confortable, chaude et bien meublée. C'étaient des sièges de toutes formes, de toutes grandeurs, savamment drapés de couvertures de campement, de fréchias multicolores. En soulevant un peu les étoffes, on retrouvait par-dessous le bois mince des caisses à

biscuits, ingénieusement utilisé. Les lits de cantines, enchapellés dans des rideaux de rencontre, exhaussés sur des appuis de pierres réguliers et cubiques, invitaient aux douces siestes de midi. Les jours de froid, des feux aimables crépitaient dans nos cheminées, genre prussienne, moitié pierre et moitié métal, avec de longs tuyaux savamment contournés pour l'utilisation entière du calorique, tuyaux semblables à de grands reptiles dont les anneaux étaient autant de boîtes à conserve cylindriques emboîtées à la file.

« Les flammilles rouges jetaient à l'entour de gais reflets renvoyés par les bidons et les gamelles, posés sur quelque table de campagne à X et faisant office de toilette. Et de ci, de là, des portemanteaux, des étagères, des trucs de toute sorte... tout ce que peut enfanter, en plein désert, l'étonnant cerveau du troupier français, dégourdi, bricoleur, admirablement inventif.

* * *

« Mais la période des grands, des trop grands loisirs, s'était ouverte, une fois terminés tous ces travaux d'art. L'ennui nous gagnait insensiblement.

« Pas un douar à l'entour. A perte de vue, le sable mêlé de pierrailles ; par places, sur la grande lèpre du sol, quelques taches d'arctiques de maigre végétation : alfa, palmier nain, jujubier épineux.

« Les jours de grand soleil, pris parfois d'un impérieux besoin de mouvement, nous partions tous à cheval, le commandant en tête. Nos douze spahis d'estafette, qui assuraient le courrier avec Gabès, se lançaient en rabatteurs et nous allions forcer une gazelle à quelque vingt kilomètres du camp. Quand le petit animal se découvrait enfin en plaine, après mille ruses, détours et défauts dans le labyrinthe des dunes, les spahis poussaient leurs cris de fantasia, les rouges bur-nous volaient au-dessus des croupes nerveuses, et bientôt, exténué, atteint au flanc par un coup de feu tiré à plein galop, le gracieux petit être fauve s'abattait agonisant, ses formes fines labourant le sol, son grand œil nous disant un tendre reproche.

« D'autres jours, moins enfiévrés d'action, nous allions simplement jusqu'au rivage où nous rêvions des heures, étendus sur le sable, considérant les voiles brunes des balancelles maltaises. Plusieurs de ces barques de pêche étaient de nos amies ; nous les avions utilisées dans les débuts de notre séjour pour les apports des vieux maté-

REMEDE FACILE



Pensionnaire.—Dites, madame Rapinot, croyez-vous que cela soit agréable, par une nuit froide comme la dernière, de coucher sur un matelas, avec un seul drap pour se couvrir ! Ne pourriez-vous pas y remédier ?

La maîtresse de pension.—Rien de plus facile, M. Sanslesou, couchez sur le drap et couvrez-vous avec le matelas.

ACTUALITÉ



Philantrope (rencontrant un ancien protégé) — Comment Rouleau ! c'est vous que je vois dans un pareil état ! Je croyais que vous aviez pris la tempérance ?
Rouleau (un peu ému). — Avez raison... monsieur... seulement... voyez-vous... comme j'ai pas le sou... la corporation m'a fermé l'eau....

riaux nécessaires à nos constructions : ferrailles hors d'usage, bois vermoulus, que les patrons nous vendaient avec avantage. Et c'étaient parfois aussi des langoustes superbes, des poissons magnifiques et nacrés, offerts palpitants sur un lit d'algues, achetés sans débat et emportés en triomphe à la popotte.

“ Le temps passait lentement, lentement. Deux fois par semaine, à dix heures du matin, un courrier nous parvenait. Nous allions au devant, très loin ; de nos jumelles fouillant l'horizon, cherchant le point rouge attendu. Il apparaissait enfin, tout petit d'abord ; puis, grossissant et distinct de plus en plus, jusqu'à montrer la botte noire ballante aux flancs du cheval, la grande sacoche de cuir bourrée de journaux et de papiers. Les dernières minutes d'approche étaient marquées d'un grand silence pendant lequel nos cœurs battaient.

“ Oh ! le tressaillement qu'on sentait à la remise d'une lettre attendue ! Le spahi grave, messager très inconscient des plus tendres choses, restait un peu surpris, — dédaigneux peut être, — de ces émotions de civilisés qui passaient sur nos visages, de ces gestes fiévreux de nos mains déchirant les enveloppes.

“ Les jours de courrier, le déjeuner était généralement gai. Après les lettres dévorées et relues encore à l'écart avec des yeux de gourmandise ; après les journaux déclamés plus ou moins, avec commentaires et facéties, le président prononçait allègrement :

“ — Messieurs ! à table !

“ Souvent, ces jours-là, on faisait une brèche à la modeste cave où reposaient, précieuses comme des lingots, quelques dernières bouteilles d'un bordeaux douteux, apportées avec les premiers convois et non reposées encore de leur tangage à dos de chameau. Quand même, le vin trouble dilatait les cœurs déjà prédisposés, et bientôt commençait l'évocation des gracieux fantômes. Les uns détaillaient, précisaient, gesticulaient, bavards intarissables, donnant le défilé cocasse et incohérent de leurs plaisirs de garnison. D'autres se bornaient à fumer en silence, renversés sur

leurs sièges, un sourire contenu aux lèvres, les yeux au ciel, revivant de discrètes bonnes fortunes, où la sonnaille des éperons et le choc des rapières faisaient place au frac correct et noir, au pardessus haut relevé, ne laissant émerger que le bout d'un nez, le croc vainqueur d'une moustache. C'était le passé... mais il y avait aussi l'avenir !... et là, l'imagination se donnait follement carrière ; car tous, nous étions terriblement jeunes : la trentaine en elle-même à peine quelques uns ; pour d'autres, elle semblait un terme reculé dans l'insondable futur. Et c'était terrifiant de songer au chiffre probable de victimes réservé encore à chacun de ces minotaures quand reviendrait le bon temps, quand finirait la corvée, quand on quitterait le sable aride pour l'asphalte des cités, les baraques du désert pour les salons parfumés.

“ Mais, les jours de sirocco, c'était autre chose. Pas de gaieté, ces jours-là ; pas d'évocations. Au tout petit jour, le fléau s'annonçait déjà au malaise des dernières heures de sommeil. L'horizon s'embrumait de vapeurs de sable, une plainte continue gémissait aux jointures de planches de nos baraques. Enfin, il fallait sortir de sa coquille, songer aux menues besognes du service. Au bout d'une heure de plein air, les narines étaient sèches et racornies, les fosses nasales brûlées, douloureuses jusqu'au fond ; des dépôts de sable emplissaient les oreilles qui bourdonnaient insupportablement ; sous les dents, croquait comme une poudre de verre pilé, et les nerfs, tendus à outrance, hérisaient le caractère de mille aspérités. Aucun n'échappait à la terrible contagion de grincement qui sévissait dans le camp, remplissant les tentes de jurons et de grognements, créant à la popotte de longs silences renfrognés, rompus seulement par des querelles absurdes à propos de rien.

(A suivre.) MARCHÉE.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

formera un magnifique volume de plus de 400 pages, illustré par les meilleurs artistes

UN GRADE ENVIABLE

On parlait, devant Eugène Sue, d'un homme très remuant et qui se livrait à des spéculations peu honorables.

— Vous vous trompez : il est dans l'industrie, disait une personne qui voulait le défendre.

— Comment donc ! s'il y est ?... Mais il y a même un grade, s'écria Eugène Sue : il en est chevalier.

LE COTÉ IMPORTE PEU



(Dans les chars électriques.)

Le conducteur. — Allons, monsieur, tournez-vous qu'on puisse passer.



L'Allemand. — Est pon ! est pon, on se durne.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRES LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

II.

SUZON

Suzon est morte ; elle avait quinze ans, elle est morte. On l'a mise dans un petit cercueil, pas plus grand qu'un berceau. On a commandé à un marbrier une pierre tumulaire avec une inscription : “ C'est ici que repose Suzon, morte à quinze ans.”

Je revenais de bien loin, ah ! de si loin, pour lui demander un baiser qu'elle m'avait promis autrefois, petite fille. Mais quelqu'un m'a dit sur le chemin : “ Comment ? vous ignorez cela ? Suzon est morte ; elle avait quinze ans, elle est morte.”

Je m'écriai : “ Je ne saurais vous croire ! Il y a dans le pays tant de vieilles gens qui vivent encore. Ce n'est pas au printemps que se fanent les lilas.” On me répondit : “ On l'a mise dans un petit cercueil, pas plus grand qu'un berceau.”

Au cimetière, je cherchai sa tombe. Je ne la trouvai pas d'abord, parmi tant d'autres. “ Monsieur, pouvez-vous me dire où l'on a enterré Suzette ? — Non, monsieur, tout ce que je sais, c'est qu'on a commandé à un marbrier une pierre tumulaire avec une inscription.”

Mais, au pied d'un bouleau, je vis une petite rose blanche qui s'ouvrait à demi. Ah ! qu'elle était jolie et comme elle sentait bon ! “ Sûrement, me dis-je, c'est ici que repose Suzon, morte à quinze ans.”

CATHERINE MENDÈS.

PLUS QU'UNE PLACE

Rubinsten, le célèbre pianiste, aimait volontiers la plaisanterie et il en commettait quelquefois de... cruelles

Un soir qu'il donnait une soirée au St-James Hall, il est accosté dans un des couloirs par une dame, qui, se prétendant trop pauvre pour acheter une place et désirant vivement l'entendre, sollicitait la faveur d'un siège pour la soirée.

— Madame — répondit l'artiste — je le ferai bien volontier, mais, n'ayant qu'une place à ma disposition, je ne puis vous offrir que celle-là.

La solliciteuse, enchantée du succès de son ambassade remercia chaleureusement et demanda où est la place.

— Au piano, madame, répond Rubinsten avec son plus aimable sourire.

DANS LE COU



L'instituteur. — Dis-moi où Adam a eu la pomme ?
Robert. — Où la poule a eu la hache.

La Récolte du "Samedi"

(A travers les journaux Parisiens)

Aux grandes manœuvres :

— Eh bien ! réserviste, pourquoi regardez vous d'un air féroce cette troupe qui passe ?
— Mon capitaine, j'ai cru que c'était l'ennemi.
— A quoi voyez-vous ça ?
J'ai reconnu dans les rangs mon tailleur et mon bottier !

Rapinot règle les funérailles de sa défunte.

L'administration des pompes funèbres lui demande deux mille francs.
— Deux mille francs ! hurle Rapinot, mais vous allez me faire regretter qu'elle soit morte !

L'Histoire de Jeanne d'Arc

avec les magnifiques illustrations de Barrias, de Curzon, de Frémiet, J. B. Laurens, de Roehgrosse, etc., est la plus intéressante qui ait encore paru.

— Moi, racontait un homme d'affaires devenu fort riche en quelques années, je suis arrivé à Paris avec de la paille dans mes sabots.

— C'est vrai, murmura quelqu'un, il a gardé les sabots, mais il a mis les autres sur la paille.

R... a eu une scène épouvantable avec sa femme et sa belle-mère. Depuis, il boude dans sa chambre. Sa femme vient doucement derrière lui, et lui murmure à l'oreille.

— Voyons ! mon chéri. Va embrasser ma mère et tout sera oublié !

— Jamais de la vie, répond R... — J'accepte bien une amnistie, mais non une commutation de peine.

Un peintre de talent vient de faire un portrait de femme :

— Tiens, c'est fort joli, cette peinture, lui dit quelqu'un ; mais pourquoi donc avoir choisi un modèle aussi laid !

— Mais c'est ma sœur !...
— Ah ! je vous demande bien pardon, fait l'autre confus... C'est juste... J'aurais dû m'apercevoir... Elle vous ressemble tout à fait.

Trouvé dans le prospectus d'un marchand de biberons :

— Lorsque l'enfant a fini de têter, il faut le dévisser et le mettre dans un endroit frais, tel qu'une fontaine.

Si avec ce traitement, le pauvre bébé en réchappe, c'est qu'il a la vie dure !

A LA MÉNAGERIE MASSERINI

Un galantin à figure de bellâtre agace les lions du bout de sa canne et adresse à la dompteuse des fadeurs d'un goût plus que douteux.

— Mademoiselle, dit-il tout-à-coup, vous avez dompté Dakar, mais moi, vous ne me dompterez pas.

— Monsieur, répond Mlle Masserini, je n'ai de pouvoir que sur les animaux sauvages, je ne me suis jamais occupé des animaux domestiques.

Rire des spectateurs, et tête du Monsieur, qui s'esquive sans plus insister.

Un monsieur, en passant dans une rue, reçoit une tuile sur la tête.

— Hé ! là-haut ! crie-t-il au couvreur, faites donc attention !

— Ne vous dérangez pas, bourgeois, répond l'autre ; je vas descendre la ramasser.

Un piéton, légèrement éméché, s'accoude sur le parapet du pont et regarde la Seine d'un œil plein de philosophie.

— Toi, dit-il, en tutoyant familièrement la rivière, quand t'as trop pris de liquide, t'as une crue... Moi, c'est tout le contraire, j'ai une cuite.

On parle devant Calino d'un monsieur qui passe pour ne croire à rien.

— Je n'aime pas ce monsieur, dit Calino.

— Pourquoi ?

— Je suis antiseptique !!!

Dans un bureau d'omnibus :

Un employé à un monsieur qui entre, le cigare à la bouche et demande un numéro :

— Monsieur, si vous voulez fumer ici, éteignez votre cigare ou allez sur le trottoir !

Gratuitement ! gratuitement ! gratuitement !

L'Histoire de Jeanne d'Arc

Magnifique prime offerte par le SAMEDI à tous ses abonnés et lecteurs.

Examen médical :

— Dites-nous maintenant quel est le moyen de rétablir la circulation ?

— C'est d'appeler les agents de police.

Le baron Rapinot est gravement malade.

— Comment, docteur, dit-il au médecin qui est à son chevet, ai-je pu vivre trois semaines sans manger ?

— La fièvre nourrit, répond le docteur.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas alors en donner à mes domestiques ?

AUX LITTÉRATEURS ET POÈTES

Un concours est ouvert, dès aujourd'hui, entre tous les littérateurs désirant faire connaître leurs œuvres au public du SAMEDI. Les conditions à remplir par les concurrents sont les suivantes :

Fournir, dans le genre adopté par le SAMEDI ; une œuvre inédite ou, si elle est inspirée par quelque ouvrage existant, citer la source.

Pour une nouvelle, pas plus de 300 lignes.

Pour une pièce de vers, pas plus de 50.

Le manuscrit écrit lisiblement sur un seul côté du papier, et signé du nom de l'auteur ou d'un pseudonyme pouvant servir à le faire connaître.

Quatre fois par an, il sera distribué des primes, consistant en œuvres littéraires, aux meilleures productions qui auront été publiées.

Les manuscrits non insérés seront à la disposition des auteurs.

LES OMBRES QUE JE VOIS SUR LA PORTE DE MON BUREAU ET QUI NE ME TROMPENT JAMAIS

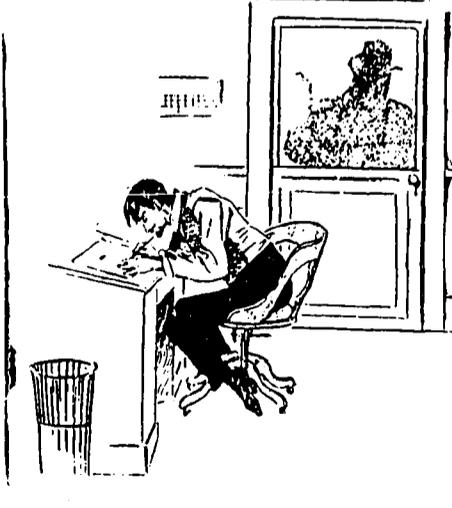
I—LE FLACIER EN LIBRAIRIE

II—LE PROPRIÉTAIRE

III—MA BELLE-MÈRE



... je n'y suis pas,



... je viens de sortir,



... je n'ouvre jamais.

Si vous Toussez, prenez LE BAUME RHUMAL.

25 ets la bouteille, en vente partout

LE GÉNIE DE L'ANNONCE

Extrait et traduit d'un numéro du journal *The Seen* de New-York :

"J'ai l'honneur de faire part à mes amis et connaissances que la mort m'a enlevé, hier, ma chère épouse, au moment précis où elle me donnait un fils pour lequel je cherche une bonne nourrice en attendant que je retrouve une nouvelle compagne de ma vie, jeune, jolie et possédant 20,000 dollars pour m'aider à diriger mon renommé commerce de lingerie que je vais liquider par une vente à tout prix avant de le transférer dans la maison que je viens de faire construire au No. 174 de la 12e Avenue, et où il me reste à louer de magnifiques appartements à partir de 600 dollars."

Est-ce assez complet !

Une seule et unique annonce pour faire connaître au public :

- 1o. La mort de sa femme ;
- 2o. La naissance d'un fils ;
- 3o. La demande d'une nourrice ;
- 4o. Le désir de se remarier ;
- 5o. L'âge et la dot désirés ;
- 6o. Réclame pour son commerce ;
- 7o. Liquidation à tout prix ;
- 8o. Changement de domicile ;
- 9o. Construction d'un immeuble ;
10. Appartements à louer.

Toute la lyre de la publicité américaine !

Le SAMEDI offre comme prime gratuite à ses abonnés

L'Histoire de Jeanne d'Arc

Héroïne française dont la canonisation se poursuit en Cour de Rome.

QUEEN'S THEATRE

"THE GAITY GIRL"

C'est la seconde fois que nous voyons, à Montréal, *The Gaiety Girl*, cette comédie frisant le vaudeville, où le chant abonde et où les décors et les costumes sont absolument merveilleux. Il n'y a pas que cela et la compagnie comporte de bons acteurs.

Citons MM. Longley, W. J. Manning, Percy Marshall et W. H. Rawlius ; Mlles Edna Powerdew, Nina Martino, Ettrel Sydney, Winnifred Dennis et Manning.

Quand nous ajouterons que les chœurs attaquent juste et que la musique est agréable, nous aurons, nous l'espérons, donné à nos lecteurs, le désir de voir par eux-mêmes ces charmantes représentations.

Le comble de l'habileté pour un usurier.

Prêter à quelqu'un de mauvaises intentions tout en y trouvant son intérêt, ce qui est le point capital.

Un acteur de province raconte ses malheurs à un camarade parisien plus fortuné que lui :

— Ah ! mon cher, tu ne t'imagines pas ce que c'est !

— De quoi vis-tu ?

— Des pommes cuites qu'on m'envoie sur la scène.

— Combien faut-il de jeux de cartes pour donner du café à huit personnes ?

— Deux jeux.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a huit as (huit tasses).

Si bien que parle une femme, on l'admire davantage dans le silence.

Il ne faut analyser ni la vie ni la femme si on veut les aimer.

THEATRE-ROYAL

L'administration de notre populaire théâtre a offert au public, cette semaine, une compagnie dont la composition est vivement appréciée des amateurs de boxe et de variétés.

L'attraction principale est Geo. Dixon, le champion des boxeurs légers, dans une partie de boxe en trois rondes avec Jacques Lynch de Philadelphie. C'est absolument extraordinaire à tous points de vue. Les autres acteurs composant la compagnie sont tous à citer.

On y voit successivement : les comédiens vaudevillistes, Haynes et Raymond, Miss Nellie Seymour, une de nos plus gracieuses soubrettes. Les japonais magiciens et joueurs de toupie Tanakas. Les sœurs Wood, chanteuses duettistes. Bentley et Grève, musiciens excentriques. Lavendier et Thompson, comédiens de genre. Murphy et McCoy, comédiens irlandais et acrobates distingués. Herbert et Carrin, acrobates excentriques. Mlle Katty Nelson, chanteuse et danseuse. Voilà une liste d'attractions absolument de premier ordre et telles que, depuis longtemps, nous n'avions vu réunies. C'est dire qu'une foule considérable vient à chaque représentation profiter de la chance qui lui est offerte.

MA PROPRIÉTAIRE



I
Le jour du terme.



II
Le reste de l'année.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Chaque jour s'affirme, d'une façon plus probante, le succès de la Société Artistique Canadienne et on ne saurait trop insister sur la nature des services quelle rend, au public en général, mais principalement à ceux de nos jeunes compatriotes, aux aptitudes musicales mais à la bourse légère, auxquels elle ouvre le chemin des bonnes et solides études.

Chacun sait que les revenus de la Société sont uniquement employés aux frais nécessités, par les divers cours quelle offre gratuitement aux élèves des deux sexes et par ses distributions d'instruments de musique et d'œuvres musicales, quelle affecte aux numéros gagnants sortant à chacun de ses tirages.

C'est donc d'une œuvre de propagande philanthropique qu'il s'agit ici, et il nous faut l'encourager par tous moyens en notre pouvoir. Instruire en amusant ; procurer à chacun des sources de jouissances pures et honnêtes ; aux plus studieux et aux mieux doués une profession honorable et lucrative ; tel est le but de la Société Artistique Canadienne.

La femme ne pardonne que si elle a tort.

Absolument pour rien

L'Histoire de Jeanne d'Arc

par Marius Sepet, illustrations par les meilleurs artistes.

LES OMBRES QUE JE VOIS, ETC. — Suite.

IV—MA BLONDE



Ah ! cette fois, c'est elle.

V....



... Entrez, mademoiselle.

VI....



Le colporteur.—Foulez-vous tes pons blumeaux.

QUESTION D'ÉPIDERME



Jones. — Voulez-vous, Jefferson, que je vous présente à Mademoiselle Fleur de Lys, que vous voyez là-bas qui sourit ?

Jefferson. — Merci bien ! Pensez-vous que je tiens à faire la connaissance d'une jeune fille qui ne porte pas de gants ?

Jones. — Mais elle en a des gants ! Seulement comme elle est en deuil, ça ne se voit pas.

L'AMIRAL DU BROUILLARD

LÉGENDE CANADIENNE

(Suite et fin)

III

La tempête s'est dissipée ; la lune brille, éclairant les falaises abruptes de la Pointe aux Anglais et les crêtes écumantes des lugubres récifs de l'Île aux Œufs.

Seul dans l'immensité du golfe, un homme de haute stature est cramponné à la hune d'un bas mat, seule épave qui subsiste de la puissante flotte, quelques heures avant si menaçante.

Cet homme, un des matelots de l'escadre, c'est John Moore, surnommé Jean Taureau ; il vient de prendre sur le frêle appui une position moins incommode, quand tout à coup, dans le silence de la nuit profonde, un bruit familier à l'oreille d'un marin se fait entendre ; à quelques toises de lui, un homme nage péniblement.

— Par ici, camarade, lui crie Moore.

L'homme, après des efforts pénibles, atteint l'épave, à laquelle le matelot anglais l'aide à s'accrocher.

C'est le capitaine Paradis, le visage brûlé et tuméfié par la poudre et qu'un des débris de l'explosion du vaisseau amiral a gravement blessé à la hanche. A peine est-il parvenu, avec l'aide de Moore, à s'étendre sur la portion de la hune émergeant de l'eau, qu'il s'évanouit. A cet instant, nouveau bruit, celui d'un homme nageant vigoureusement dans la direction de l'épave que la lune éclaire de ses rayons comme un feu flottant.

Bientôt une tête apparaît à quelques pieds de la hune sur laquelle Paradis et John Moore ont trouvé asile.

L'homme, en quelques brassées, l'atteint et s'accroche à un agrès flottant ; il est sauvé. En relevant la tête, la lune le frappe en plein visage, c'est l'amiral Sir Walker. Attiré par le gouffre lors de l'explosion de l'*Edgard*, l'instinct animal de la conservation l'a fait remonter à la surface et disputer à la mort l'existence qu'il sacrifiait volontairement quelques instants avant ; maintenant il veut vivre et apercevant sur l'épave, un homme aux formes athlétiques qui, immobile, assiste sans l'aider, aux efforts qu'il fait pour s'y hisser, il s'écrie :

— Qui que vous soyez l'ami, un peu d'aide je vous prie, je suis l'amiral Walker.

Un rugissement, tel que seul peut en pousser le tigre qui, rampant dans la jungle, se précipite sur sa proie, telle est la réponse de Moore.

— Ah, tu es Sir Walker, je savais bien que je

te retrouverais et si, après m'être attaché à tes pas pendant tant de jours, je n'ai pu te broyer la tête comme je te l'ai promis, le ciel m'envoie enfin la vengeance que je lui demande chaque soir. A la mer ! à la mer ! valeur de femme, meurs... meurs..

— John ! sera-tu donc impitoyable, — balbutia Walker, en se voyant en présence de son redoutable ennemi, tu es marin n'est-ce pas, — souviens-toi que je suis ton amiral.

— Amiral, — ricana Moore — où est donc ton escadre ?

Bel officier de la reine, où est ton vaisseau ? Il n'y a ici que deux hommes, un fort et un faible et comme le plus fort c'est moi, c'est moi qui suis le capitaine.

A la mer ! et souviens-toi de Jenny...

— Mais ne suis-je pas aussi puni que toi, — implora Walker, — miss Routh, ma fiancée, a péri dans cette effroyable tempête et je suis comme toi, seul sur la terre pour la pleurer.

— Allons, allons, rugit Moore, assez de jérémiades comme ça mon amiral, tu étais plus insolent à la taverne de maître Dygby — Où est donc ton épée pour me graver au front la croix de St-Georges ; celles de tes amis qui dédaignaient de percer mon cuir de taureau...

Allons, meurs donc... à la mer.

— Pitié... dit Walker d'une voix plus faible.

— De la pitié, en as-tu eue pour moi ? meurs te dis-je, et vas rejoindre Miss Routh... tu sais au moins où la retrouver ; moi je suis séparé de Jenny pour toujours.

Va donc, puissant amiral de la reine, Jean Taureau le matelot va te marquer au front de son talon ferré...

Et d'un formidable coup de pied, Moore, broyant la face de Sir Walker, le rejetait dans l'abîme où dormaient déjà, de leur dernier sommeil, miss Anna Routh et les quinze cents marins de la reine Anne.

IV

Il ne restait plus maintenant, de la puissante escadre, que deux hommes flottant doucement entre le ciel et l'eau.

Aussi loin que la vue peut atteindre, rien que le ciel pur des nuits canadiennes, voute d'un bleu sombre semée de brillantes constellations ; rien que la mer d'un vert glauque que frangent d'un galon d'argent les vagues clapotantes.

Deux hommes seulement !

Le Canadien dont la main de fer a anéanti les projets d'une puissante souveraine et l'humble matelot, justicier divin dont le talon a broyé la tête du superbe amiral.

Tous deux s'en vont, doucement bercés par les flots, dans la nuit scintillante et sous l'œil

de Dieu, l'un inconscient, momentanément anéanti par la douleur physique ; l'autre livré à ses sombres pensées, les yeux humides et pensant à celle qui fut la douce Jenny.

V

Quelquefois, par les jours sombres, le pêcheur épouventé voit défilier lentement et s'engloutir un à un, dans les récifs de l'Île aux Œufs, les fantômes silencieux des vaisseaux de sir Walker ; de ce qui fut jadis la puissante flotte de l'Amiral du Brouillard.

L. PERRON.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

est donnée gratuitement à tous les lecteurs et abonnés du SAMEDI — Dites-le à tous vos amis.

ÉPIGRAMME

A Cornelius Herz

Sur Panama, l'on discutait,
Tout récemment, dans une compagnie,
Et quelqu'un s'indignait
Qu'on pût voir cette anomalie :
Pendre au cou du docteur
Le signe de l'honneur !

Bah ! dit chose, après tout, l'erreur n'est pas si grande :
Pour que tout soit dans l'ordre et selon la raison,
Il suffit que l'on pendre
Le docteur au cordon.

AMITIÉ INTÉRESSÉE

En wagon.

Une vieille dame, contemplant avec tendresse l'affreux petit chien qui se prélassait sur ses genoux et qu'un de ses voisins caressait complaisamment :

— Vous aimez les chiens, Monsieur ?

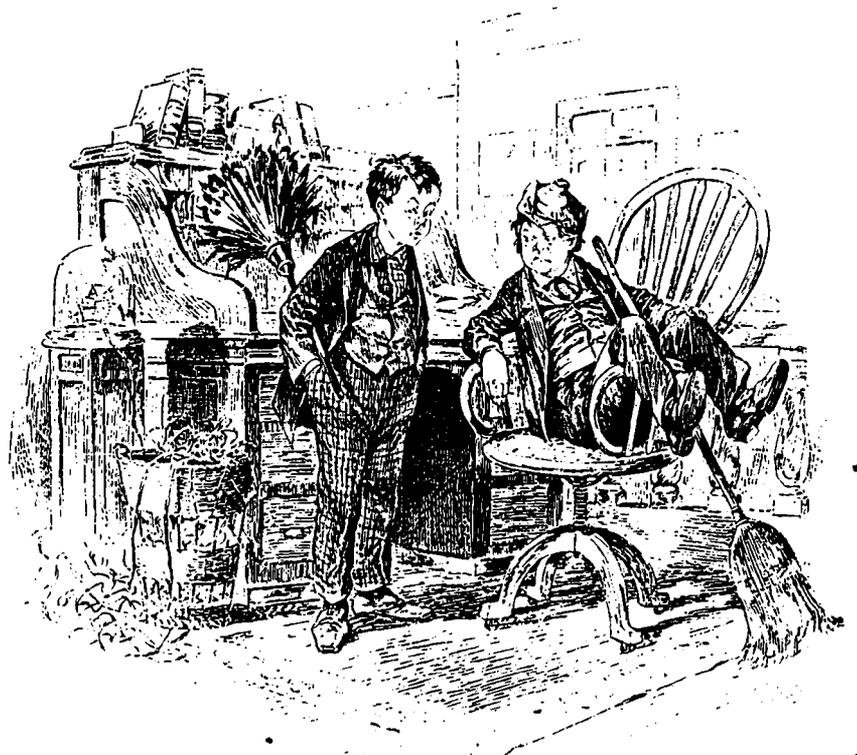
— Beaucoup, Madame. Je ne mange pas autre chose depuis mes voyages en Chine.

ACTUALITÉ

Philantrope. — Vous avez l'air d'avoir grand besoin, mon ami, venez cet après-midi chez moi et je vous procurerai de l'ouvrage pour quelques jours.

Tramp. — Merci beaucoup, monsieur, mais impossible pour aujourd'hui, il faut que j'aille à deux heures à la grande réunion des sans-travail.

PROFOND PHYSIONOMISTE



Premier boy. — N'as-tu pas été étonné d'apprendre que notre caissier avait levé le pied ?
Second boy. — Non, en voyant les chevaux sur lesquels il paraît.

AU BOSQUET DES ROSES

(Pour le SAMEDI)

Cette nuit-là, les pinsons n'avaient pas dormi. Dans le Bosquet des roses, tous les oiseaux s'étaient éveillés en entendant une musique qui troublait la tranquillité du petit bois. La rose, croyant entendre le chant matinal du rossignol, avait levé la tête, pour voir ; mais il fait bien noir, la nuit, dans le Bosquet des roses : aussi elle ne vit rien. Elle chercha longtemps, anxieuse, retenant son souffle, pour mieux entendre ; mais ne pouvant découvrir d'où venait ce bruit, elle eut si peur qu'elle se mit à pleurer...

Pauvre petite rose, elle se mit à pleurer ! Comme un enfant pleure en s'éveillant, et appelle sa petite mère après avoir vu un gros loup, dans... un songe, la rose avait appelé sa sœur. Elle aussi s'était éveillée, mais n'avait pas osé lever la tête, tant elle avait peur.

Oh ! qu'elle eut peur, la petite rose ! Elle n'était pas habituée à entendre de la musique, la nuit, et si ce n'eût été que la musique... mais aux notes se joignaient des mots plus doux que la voix des oiseaux, et des soupirs qui ne ressemblaient pas du tout à ceux de la brise !

La source était jalouse de ce musicien inconnu ; elle en devint si fâchée qu'elle se tût.

Pauvre petite source, elle ne chantait plus ! Et les petits roseaux verts demandaient à la source qui lui avait fait de la peine, qu'elle ne chantait plus ?... Mais aussitôt, ils entendirent, eux aussi, des notes qui n'étaient pas celles des rossignols, et des soupirs qui n'étaient certainement pas le zéphyr du petit bois.

Voilà ce qui s'était passé : Le matin, j'allais au Bosquet des roses ; mais les oiseaux ne saluaient pas de leurs chants le soleil qui venait les réchauffer ; les pinsons ne gazouillaient pas dans le feuillage ; la rose était triste et avait de la peine à sourire au papillon ; la source n'était pas gaie comme d'habitude ; les roseaux semblaient fatigués.

Je restai toute surprise ! Après quelques moments, un pinson me vit ; la rose s'aperçut de mon embarras ; la source me reconnut ainsi que les petits roseaux verts.

Ils m'aimaient beaucoup, les petits oiseaux du Bosquet des roses : je leur donne souvent les

niettes de mon panier, et ne trouble jamais leur sommeil, la nuit. La source m'aime aussi : elle est bien sûre que je ne jetterai jamais de cailloux dans son onde. La rose se réjouit quand elle me voit venir : elle sait bien que je lui donnerai un peu d'eau pour rafraîchir sa tige, et que je l'abriterai contre le soleil. Les petits roseaux verts, eux, chuchotent en me voyant, ils ne s'effraient pas ; ils savent bien que je n'aurai jamais le cœur assez dur pour leur faire mal...

Mes bons amis, lecteurs, ne leurs faites jamais de mal, car si vous saviez combien ils protègent de petits nids !

Oui, il m'aime beaucoup le petit bois ; aussi, en me voyant, tout son petit peuple s'éveille, rit, chante, frisonne, vient à moi et me dit qu'il avait passé la nuit blanche...

C'était le beau Raoul qui avait dit à la belle Bernadette :

— Ce soir, nous irons au Bosquet des roses, au lieu d'aller nous promener sur le boulevard, j'apporterai ma guitare et tu chanteras la jolie romance que j'aime tant ; tu sais, celle que je t'ai apprise l'an dernier :

D'abord le cœur sommeille...

Et la belle Bernadette avait répondu au beau Raoul :

— Nous irons au Bosquet des roses. Là, personne ne nous verra, et demain, mes amis ne sauront pas que j'ai encore passé la soirée avec toi ; elles ne me diront pas avec leur petit rire moqueur : " Ma chère, as-tu vu Raoul, hier soir, il t'attendait pour la promenade ? " Elles sont jalouses de mon bonheur. Vraiment, ce n'est pas chavitable de se no-



Lui.—Comment ! tu veux donner une autre soirée ? Sais-tu combien la dernière a coûté ?
Elle.—Non, mais je sais combien a coûté la dernière soirée de madame Hautmontée.

ils passent la veillée avec la petite source et jasant longtemps avec elle, avant de s'endormir. Aussi, dès les premières notes, les pinsons s'étaient éveillés, tous les oiseaux du petit bois étaient sur pied ; les roses cherchaient dans l'ombre ; la source s'était tue ; les roseaux écoutaient...

Mais le beau Raoul et la belle Bernadette se pensaient bien seuls. Elle avait déjà chanté un couplet de sa mélodie, qu'ils entendirent des bruissements d'ailes dans les feuilles, et virent les pinsons éveillés...

Et tout ce petit monde là les avait vus, seuls, le soir, dans le Bosquet des roses !

Raoul devint tout rouge de s'être laissé prendre, et dit tout bas à l'oreille de Bernadette :

— Allons-nous en, doucement, tout doucement ! Cette fois, les oiseaux n'avaient pas entendu, la rose n'avait pas compris, pas plus que la source et les petits roseaux verts.

Et le beau Raoul s'en alla avec la belle Bernadette qui fredonnait tout bas, plus bas encore que tout-à-l'heure, les derniers vers de sa chansonnette :

L'amour, c'est l'espérance,
L'amour, c'est l'avenir !

Oui, pauvres amoureux, l'amour c'est l'espérance, c'est l'avenir...

Mais cette nuit-là, les pinsons n'avaient pas dormi !

EGLANTINE.

SUPERSTITIEUX



Sansvergogne.—Pourquoi Doigtscrochus a-t-il été condamné à six ans ?
Gibier.—C'est pour avoir volé une broche en opale à une dame, sur la rue St-Denis, la nuit. C'est un vol de grand chemin et ça se paie en conséquence.
Sansvergogne.—Je l'ai toujours dit que les opales portaient malheur.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

c'est la plus étonnante épopée de l'Histoire de la France qui pourtant comporte tant de héros.

A BORD

Terre ! la crié le mousse et sur son banc, debout,
Le Capitaine dit : " Drôle, veux tu te taire ? —
Tu la désires tant, que tu ne vois partout,
Mousse, que terre.

AMABILITÉ CONJUGALE

Madame, s'éveillant.—Je rêvais de vous...
Monsieur.—Ah !
Madame.—Et vous, vous arrive-t-il de rêver de moi ?...
Monsieur.—Oui, quelquefois... quand j'ai des cauchemars.

LES GÂTÉS DU SERVICE OBLIGATOIRE

La scène se passe au 327^e bataillon de chasseurs à pied ou le député-soldat Mirman accomplit son service.

Mirman s'est couché la veille au soir, accablé de fatigue et, dans ses rêves entrecoupés de cauchemars, a assisté au triomphe du groupe dont il fait partie.

Il est brusquement réveillé par le clairon sonnant la diane, s'habille, prend ses armes et se rend au champ de manœuvre.

Les jeunes soldats du peloton dont il fait partie recitent la théorie.

LE SERGENT BRISQUARD (*appelant*). — Mirman !... A trente pas vis-à-vis des autres... Allons... au trot... plus vite que ça espère de rossard. Voulez-vous me recommencer ce demi-tour !... Commandez Gardavô maintenant... Au temps... Quelle sale voix, bon Dieu, et quelle intonation ! Si vous passez jamais caporal, vous !

MIRMAN (*ironique*). — C'est ça qui en serait un malheur !

LE SERGENT. — Taisez-vous et donnez moi le... numéro 5 de la première partie.

MIRMAN (*révélant*). — École du chasseur à pied... Première partie. Assouplissements.

Le travail préparatoire se compose d'exercices gymnastiques destinés à assouplir l'homme de recrue et à développer ses forces, son agilité et son adresse.

L'instructeur doit s'attacher à varier les exercices de manière à en rendre l'exécution attrayante et s'efforcer de susciter entre eux...

LE SERGENT. — ... Et s'efforcer de subsister ?... Qu'est-ce que vous me racontez là... Il y a dans la théorie : "et chercher à faire naître..." Vous n'avez pas appris votre leçon !

MIRMAN (*calme*). — "S'efforcer de susciter" et "chercher à faire naître" sont deux expressions équivalentes, sergent.

LE SERGENT. — De la réplique ?... Deux jours de consigne, mon garçon... et deux de ce matin ça vous fera quatre ! (*Le clairon sonne le repos*)... Commandez : Rompez vos rangs... Voulez-vous hurler mieux que ça, espèce d'empaillé ?... V'beuglez bien plus fort qu'les autres au Palais Bourbon... Au temps... Toujours de la mauvaise volonté !... Craignez rien j'm'en vas vous soigner, moi, tout député qu'vous vous intitulez !...

Tandis que les chasseurs sont au repos, passe un marchand de journaux.

LE MARCHAND. — La Libre-Parole, le Figaro, le Temps... demandez le Temps... la composition du nouveau ministère !...

MIRMAN. — Pst... Le Temps... merci (*soliloquant, les yeux aux cieux*). Si la combinaison de mon groupe avait réussi... Quel rêve !... (*lisant*). Le Nouveau Ministère : Hannoteau, Affaires Étrangères... Mirman, Guerre (*Pou de joie*) Ça y est !... Ah ! par exemple !... Victoire !... (*A quelques chasseurs dont ses démonstrations ont attiré l'attention*) Mes amis... mes amis... si vous saviez !...

Tous. — Quoi ?...

MIRMAN (*vivement*). — Rien... rien (*le clairon sonne la reprise de la manœuvre*) Vous allez rire... Ah ! si je m'attendais !... (*Il va se placer dans les rangs et parvenant à contenir son incommensurable joie, prend la position du GARDE A VOUS au commandement de l'instructeur*)

LE SERGENT. — Portez... armes ! (*Mirman croise la baïonnette*) Encore cette bourrique de Mirman !...

MIRMAN. — Bourrique vous-même, galonné de malheur, crétin, cancre, cuistre, croûte, andouille, moule, ignare, imbécile, canaille, chenapan, bandit !... (*Il jette son Lebel à terre*) Tiens, voilà comment je manœuvre à partir d'aujourd'hui, sergent Brisquard, ô toi que je porte en mon cœur et qui auras avant peu de mes nouvelles... Et je me fiche le camp à la carrée, (*d'un air très dégagé*) le maniement d'armes ça m'fatigue.

Avant que le sergent ait pu revenir de sa surprise, Mirman a disparu à l'horizon et est entré en coup de vent dans sa chambre, bousculant le caporal passant à ce moment l'inspection des paquetages.

MIRMAN (*jetant le sien à terre*). — Voilà ce que je fais de mon paquetage, moi (*lançant ensuite son pain sur la tête du caporal*)... et de ma boule de son... Bien touché, Léon.

LE CAPORAL (*criant*). — A la garde ! A la garde !... (*Entrent un lieutenant, un adjudant et quelques anciens attirés par les cris*)

MIRMAN. — ... Et tous tant que vous êtes ici, je vous... porte dans mon cœur.

LE LIEUTENANT (*hors de lui-même*). — Que l'on s'empare du soldat Mirman !

MIRMAN. — Mirman ? Mirman tout court ? (*Aux anciens qui s'approchent de lui*) Au large, camarades. (*Il saute sur son lit et noblement*) Messieurs vous avez devant vous le nouveau Ministre de la Guerre ! (*Il donne le "Temps" au lieutenant*) Voyez plutôt jeune homme.

LE LIEUTENANT (*après avoir lu, stupéfié*). — Vous, le Ministre de la Guerre !

L'ADJUDANT. — Le Ministre !...

LE CAPORAL. — Le Minis...

LES ANCIENS. — Le Mi...

LE LIEUTENANT (*tonjour ahuri*). — Mon cher Monsieur Mirman, permettez moi...

UNE ENTRÉE DOUBLE



Un des meilleurs comptables de la rue St-Paul, à deux heures passé minuit... et dans le plus cruel embarras.

MIRMAN. — Mon cher Monsieur Mirman !... Oh ! combien doux !... Qu'on aille me chercher un fiacre, j'ai hâte...

LE SERGENT BRISQUARD (*entrant furieux*). — Mon lieutenant, Mirman vient de me traiter de crétin, d'andouille, de moule...

LE LIEUTENANT. — M. Mirman a eu raison.

LE SERGENT. — Hein !...

LE LIEUTENANT (*à un ancien*). — Au pas de course, Astiquamort, qu'on attèle mon landau et vivement ici... je serai on ne peut plus charmé que M. le Ministre veuille bien y prendre place...

LE SERGENT. — M. le Ministre ! M. Mirman est nommé Ministre !... Ah ! que je suis heureux !...

MIRMAN (*riant*). — Elle est bonne, celle-là...

LE CAPITAINE (*entrant à son tour et brandissant un journal*). — Mon cher Mirman, mon cher Ministre, mes meilleures félicitations...

MIRMAN (*in petto*). — Toi, je me charge bien de te laisser croupir dans ton grade, vieux poseur. (*Haut et indifféremment*) Je vous remercie, capitaine...

ASTIQUAMORT. — Le landau est à la porte, mon lieutenant.

Mirman sort dignement de la chambre, suivi du Capitaine, du Lieutenant, de l'Adjudant et de quelques anciens. Une fois Mirman arrivé devant le poste, le capitaine crie : AUX ARMES ! (*Abrutissement du poste. En un clin d'œil Mirman s'installe dans le landau*)

LE CAPITAINE. — A bientôt, mon cher Ministre. Et pensez un peu à notre régiment... Vous n'ignorez pas que j'attends le ruban...

LE LIEUTENANT. — Et moi le grade de capitaine...

L'ADJUDANT. — Et moi celui de lieutenant...

LE SERGENT. — Et moi la médaille...

LE CAMARADE DE LIT DU NOUVEAU MINISTRE. — Un jour de repos pour les 2^e et 1^{re} classe, hein ! M. le Ministre, avec quart de vin... à l'occasion de votre nomination !...

MIRMAN (*très digne*). — Je te le promets, mon brave. (*Le véhicule s'ébranle. Au cocher*) Au Ministère de la Guerre ! Ventre à terre ! Cogne dur sur les carnes du lieutenant. (*Montrant le poing à la caserne*) Sale prison ! ! !...

UNE VOIX DE ROGONNE. — Allons, debout, vilain soldat et quatre jours de salle de police pour être encore couché un quart d'heure après le réveil... allons, allons, hop... et plus vite que ça.

MIRMAN (*il s'éveille et se trouve dans son étroite couchette de soldat, le sergent Brisquard tout astiqué, armé et prêt pour la manœuvre, est au pied de son lit*). — Sergent, excusez moi, mais j'avais rêvé que je m'étais levé et...

LE SERGENT BRISQUARD. — Avez rêvé, possible, mais rêverez pas en couchant dans la boîte à soir... allons, hop...

Et l'infortuné député-soldat, s'apercevant que son rêve, tout doré qu'il fut, n'était qu'un rêve... se leva et alla à la manœuvre.

DIGNITÉ BIEN COMPRISE



Chœur des enfants. — D'où sort-elle donc, celle-là ?

Lilliv (huit ans). — Elle est de l'Utah et son père est boucher, et elle désirerait entrer dans notre société, mais nous n'avons sûrement besoin, ni de mormonnes ni de filles de boucher.

MENUS ÉPICURIENS

En maigre.

- Potage au riz, purée de pois.
- Turbot au gratin.
- Frite au beurre d'anchois.
- Salade de légumes
- Baba au rhum.

En gras.

- Potage aux quenelles de volaille.
- Boeuf sauce Robert.
- Riz de veau frits.
- Poularde rôtie.
- Carottes glacées.
- Beignets d'abricots à l'eau de vin.

Turbot au gratin.—Le turbot étant cuit à l'eau de sel et refroidi, enlevez-en les chairs et mettez-les dans une béchamel maigre, faites chauffer et dressez sur un plat qui aille au feu ; saupoudrez de mie de pain et de parmesan râpé ; versez dessus du beurre fondu ; mettez le plat sur un feu modéré avec un four de campagne par dessus et, quand le poisson est de belle couleur, servez.

Frite au beurre d'anchois.—La frite, préalablement cuite au court bouillon, est servie avec une sauce au beurre d'anchois, à part.

Potage aux quenelles.—Faites de la farce à quenelles de volailles ; moulez dans une cuillère à café et finissez de la même manière que pour les quenelles ordinaires.

Riz de veau frits.—Après avoir paré et blanchi vos riz de veau, mettez-les dans une marinade tiède dans laquelle vous ferez entrer du bouillon, du beurre, des fines herbes, ciboule et échalottes hachées, jus de citron, sel et poivre ; faites ensuite égoutter ; trempez-les dans une pâte à friture ; faites frire de belle couleur et servez avec, une garniture de persil également frit, et une sauce tomate.

Carottes glacées.—Tournez en poire des carottes, nouvelles, si possible, faites blanchir pendant quelques mi-

utes, et égoutter ensuite sans les rafraîchir ; sautez-les dans du beurre fin avec addition de sucre en poudre et de bon consommé ; lorsqu'elles sont suffisamment cuites, augmentez le feu pour que l'évaporation se fasse rapidement ; laissez-les tomber à glace et servez.

Beignets d'abricots à l'eau de vin.—Séparez en deux les abricots, après les avoir égouttés ; mouillez légèrement des morceaux de pain à chanter de la largeur des fruits et masquez en ces fruits dessus et dessous ; trempez-les ensuite dans la pâte ; faites-les frire de belle couleur et saupoudrez-les de sucre fin, glacez-les si vous voulez, avec la pelle rouge.

BARON BRISSE.

ILS NE SE SONT PAS COMPRIS



Le chapelier.—Fâché de ne pouvoir faire votre affaire, mais votre crâne est un peu hors de grandeur : je crois qu'il faudrait en faire un autre.

Le client.—Ah, bien ! par exemple, plutôt que de prendre cet ennui là je ferai rabotter l'ancien.

ECHecs

PROBLÈMES D'ECHECS ET JEUX D'ESPRIT

Les solutions des problèmes d'Échecs et Jeux d'Esprit devront être adressés le samedi, au plus tard, à *Philidor*, journal le SAMEDI.

Les personnes qui auraient des problèmes ou jeux d'esprit à soumettre à la rédaction, devront également les y faire parvenir de la même manière, mais le samedi pour le numéro suivant.

Ces problèmes et jeux d'esprit devront être inédits ; les manuscrits, écrits lisiblement, avec signature ou pseudonyme, et sur un seul côté du papier.

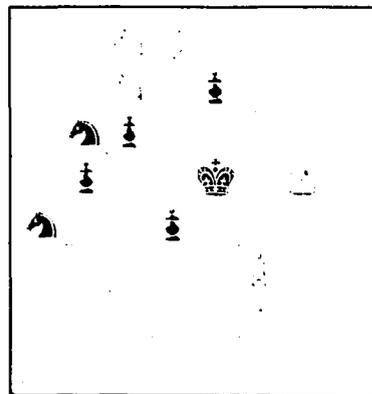
Les noms des signataires des dix premières solutions justes, parvenues au SAMEDI, seront publiés dans le numéro suivant.

Quatre fois par an, des primes consistant en échiquiers, bijoux, etc., seront attribuées aux personnes ayant donné le plus grand nombre de solutions justes, ainsi qu'à celles qui auront fait parvenir des problèmes et jeux d'esprit inédits, lesquels seront insérés avec leurs noms au fur et à mesure des besoins.

PROBLÈME No. 1.

Par J. G. CAMPBELL.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en deux coups.

Adressez les solutions à *Philidor*, journal le SAMEDI.

Jeux d'Esprit

ENIGME

Nous sommes plusieurs sœurs à peu près du même âge. Sur deux rangs différents, mais d'un semblable usage : Nous avons en naissant, un palais pour maison. Qu'on pourrait mieux nommer une étroite prison ; Il faut nous y forcer, pour que chacune en sorte. Quoique cent fois le jour, on nous ouvre la porte.

SURPRISE

Quand toutes les lettres de l'alphabet sont invitées à un Five o'clock, quelles sont les retardataires.

MOT CARRÉ

En composer un avec les éléments suivants

- 1o Établissement d'instruction.
- 2o Dernier né.
- 3o Parfum.
- 4o Compagnon de roi.
- 5o Créatures.

MOT EN CROIX

Deux jeux d'esprit, avec les lettres suivantes.

A A E E O O G G L M M M N N R S T

PHILIDOR.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

paraîtra dans le SAMEDI à raison de 8 pages in-octavo, encartées dans chaque numéro, pagination à part, titres, préface et table des matières.

L'INSPECTEUR DES CAFÉS DE FRANCE

Le vaudevilliste Rougemont aimait beaucoup à mystifier les gens. Un soir, il paria avec des amis qu'il entrerait dans le premier café venu, et qu'il se ferait payer sur-le-champ une demi-tasse par la première personne qu'on lui désignerait.

S'il survenait une querelle, Rougemont serait considéré comme ayant perdu la gageure.

Arrivés aux boulevard du Temple, ses amis lui désignèrent le café Hainsslin, où un bon citadin du Marais se préparait à prendre son moka.

Rougemont l'aborda et lui dit :

— Monsieur je suis inspecteur général des cafés de France. Ma mission est de savoir si les consommations sont bonnes. Permettez-moi de goûter à l'improviste cette tasse qui n'a pas été préparée à mon intention.

Le bonhomme étourdi le laisse s'emparer de son moka, qu'il avale d'un trait.

— Excellent ! s'écrie Rougemont. Et se tournant vers le garçon de café : — Servez une autre demi tasse à monsieur !

L'habitant du Marais, ébahi, le suivit de l'œil s'éloignant gaiement avec ses amis ; il ne se réveilla qu'au moment de payer sa consommation, lorsqu'on lui réclama le prix de deux demi-tasses.

VÉRIDIQUE HISTOIRE

Un de nos amis, ayant perdu la combinaison de son coffre-fort, avait inutilement passé trois jours entiers à essayer de l'ouvrir, sans y parvenir naturellement.

Sur notre conseil, il a pu faire savoir à sa femme, par un ami commun, que le coffre-fort renfermait toute sa correspondance avec mademoiselle X...

Un quart d'heure après, le coffre-fort était ouvert.

ILS NE MORDENT NI NE PARTENT

Sous la Restauration, le chansonnier Désaugiers, grenadier de la garde nationale — excusez le peu — étant en faction aux Tuileries, barre la route à un passant en lui disant :

— On n'entre pas ici avec des chiens.

— Oh ! n'ayez pas peur, lui dit le passant, mon chien n'a pas de fusil.

— N'ayez pas peur non plus, répliqua Désaugiers, mon fusil n'a pas de chien !

CE QU'ON ENTEND AU BAR



— Sam. —... Ce que j'y ai répondu ?... je l'ai tout simplement regardé d'un air dédaigneux... comme ça...

LE BAUME RHUMAL guérit toutes les affections de la gorge et des Poumons.

25 cts, en vente partout

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

DEUXIÈME PARTIE

IX — LE CÉLÈBRE MORELLI

(Suite.)

Déjà Gilbert était entraîné dans le grand salon par Philippe : et Viviane et Madeleine interrompaient leur jolie besogne pour le recevoir avec de triomphants sourires. Les yeux de Viviane disaient bien clairement :

— Vous voyez que j'ai vaincu !

Puis il fallut s'occuper de ranger tous ces bébés qui, malgré leur parfaite éducation, se bousculaient pour se rapprocher de la table de l'escamoteur, déjà encombrée d'une foule d'accessoires.

Philippe disparut un instant dans une pièce qui servait de coulisse, et revint pour annoncer gravement, comme un régisseur :

— Le célèbre Morelli !

L'escamoteur entra.

Gilbert eut à peine vu qu'il pâlit effroyablement.

L'escamoteur demeura quelques secondes les bras croisés, fixant un regard perçant sur toutes ces têtes de bébés, semblant lire au fond des âmes.

Et le silence, le calme, s'établirent comme par enchantement. Tous les petits spectateurs étaient médusés.

Il s'approcha d'un rageur de petit garçon, qu'il avait vu à son entrée, battant une demoiselle de cinq ans pour lui voler sa place. Et le petit garçon se troubla sous son regard scrutateur.

— Vous êtes un méchant, Monsieur ! dit sévèrement l'escamoteur ; et, pour vous rendre bon, je vais vous débarrasser du serpent de la méchanceté qui a envahi votre cœur.

— Pardon, Monsieur, hégaya l'enfant.

L'escamoteur se pencha.

— Je le sens !

Il promenait les mains sur la poitrine du bébé, et le bébé tremblait.

Il dit tout à coup :

— Là ! Le voici !

On vit un vrai serpent dans ses mains, un serpent qui sortait évidemment du cœur du bébé et qui, malgré sa méchanceté, alla se nicher docilement dans son bocal.

— Maintenant, Monsieur, dit l'escamoteur, vous ne serez plus méchant.

Le bébé ne bougeait plus.

Après un semblable début, le succès du célèbre Morelli n'était plus douteux. Il ne faisait doute, d'ailleurs, pour aucun de ceux qui avaient déjà assisté à ses prouesses.

Pour récompenser la petite fille qui avait été battue, il annonça qu'il allait montrer à tout le monde son âme d'innocente, uno de ces jolies âmes qu'aime tant le bon Dieu.

— Regardez bien, Mademoiselle.

Et aussitôt une colombe sortit de la poitrine de la petite fille, fit le tour du salon et revint bien gentiment se placer sur l'épaule de l'enfant.

— Ce Morelli est extraordinaire, dit Philippe à Gilbert.

— Oui... bien... étonnant, murmura Gilbert d'une voix étranglée.

Philippe voulut alors le faire pénétrer dans la salle.

— Mais vous êtes très mal pour le voir : avancez-vous donc un peu.

— Non... je suis très bien, je vous assure.

Et Gilbert se dissimulait presque dans les plis d'une tenture ; et peu à peu, il se reculait, laissant d'autres invités prendre sa place, il gagnait la porte du salon ; mais, entre les têtes, il ne cessait pas de contempler l'escamoteur, il ne pouvait détacher ses yeux de lui.

Car, malgré ses allures extraordinaires, malgré ses longs cheveux noirs bouclés, malgré sa barbe pointue comme celle d'un démon, il l'avait reconnu, hélas ! Et c'était pour lui un si cruel effondrement, qu'il essayait de se figurer que tout cela n'était pas vrai, que cette réunion enfantine était une hallucination, que la fantastique apparition de Morelli n'était qu'un cauchemar...

Il murmura en tremblant :

— Mon père !

De grosses larmes coulèrent sur ses joues, et ses yeux, à demi aveuglés, ne virent plus la figure un peu démoniaque de l'escamoteur, mais les traits si bons, si doux de son père, de l'êtré si dévoué qui lui avait consacré sa vie...

Non, hélas ! tout cela n'était pas un rêve : il était bien dans la villa de M. de Montmoran, dans cette famille où il avait espéré entrer ; et l'homme qu'on faisait venir pour amuser les enfants, le bateleur, le faiseur de tours, un saltimbanque d'un rang un peu plus élevé que ceux des foires, mais un saltimbanque, enfin ! c'était son père.

Le célèbre Morelli et M. Morel ne faisaient qu'un.

Il comprenait la douloureuse vie qu'avait dû mener cet homme si bon, si bien fait pour les simples joies de la famille, courant sans cesse dans les pays étrangers, évitant la plupart du temps la France, accomplissant sans se plaindre son métier qui, certes, n'avait rien de déshonorant, mais un de ces métiers qu'on considère comme inférieurs, humiliants.

En ce moment, il lui semblait entendre la voix sévère de l'amiral :
" Mlle de Montmoran ne peut épouser qu'un homme dont le nom soit digne du sien ! "

Le fils d'un escamoteur ne pouvait vraiment prétendre à s'allier à la famille de Montmoran...

C'en était donc fini de son amour : et il le pleurait. Mais il ne pleurait pas seulement sur lui ; il songeait avant tout à son père et se figurait ce que le malheureux avait dû souffrir dans cette carrière, embrassée sans doute un peu légèrement à l'époque de sa jeunesse et dont, plus tard, il lui avait été impossible de changer.

Oh ! cela, Gilbert l'aurait affirmé. La preuve n'en était-elle pas dans ce fait que son père se déguisait, s'affublait d'un autre nom et surtout n'avait voulu gagner sa vie que hors de France.

— Pauvre père ! il aurait pu vivre à Paris, et il ne l'a pas fait pour ne pas nous humilier !

Et tant de souffrances pour qu'en un jour tout s'écroulât !

Il s'en allait au loin, privé de ceux qu'il aimait, gagner leur vie, leur bâtir une fortune.

— C'était pour moi ! pauvre et cher père !

Pas une seconde il n'éprouva contre lui un sentiment de colère. Il s'inclinait devant la fatalité. Il se disait seulement :

— Ma mère avait raison quand elle ne voulait pas que je me fisse marin.

Il connaissait bien ses camarades, leur orgueil parfois un peu exagéré ; si l'un d'eux allait se permettre quelque raillerie sur son origine ?

Il n'en rougirait certes pas et châtierait les railleurs ; mais après ? L'humilité de son origine existerait-elle moins ?

Quel courage il avait fallu à son père pour accepter toute sa vie cette situation inférieure, pour la cacher, pour mentir même à son fils !

Cet homme si franc, si loyal, obligé de tromper sans cesse.

Il entendit sa voix qui se faisait railleuse, un peu sarcastique, pour expliquer ses tours d'adresse par des raisons extraordinaires : et sa mémoire lui murmurait une voix bonne et douce, la voix qui lui allait au cœur, la voix qui disait si tendrement :

— Mon petit !

Et il savait bien que l'escamoteur n'était pas à ses tours, en ce moment, que, tandis qu'il transformait un parapluie en éventail ou soutirait des poissons d'une feuille de papier, il voyait le coquet appartement de la rue Victor-Hugo, sa femme, son fils l'attendant...

Gilbert se serait même imaginé que son père était déjà arrivé à Paris ; et, s'il s'attardait à donner encore quelques séances dans ces villes de frontière, c'était pour rapporter un peu plus d'argent à son fils. Sans doute, sa mère avait eu quelque nouvelle fantaisie pour gâter encore son Gilbert, et son père, avec son dévouement absolu, gagnait l'argent nécessaire...

Il se sacrifiait jusqu'au bout.

Oh ! comme il se reprochait d'avoir eu jadis certains caprices coûteux que son père avait satisfaits avec son exquise bonté, des caprices qui l'avaient forcé à travailler six mois de plus !...

En ce moment, Gilbert entendit Mme de Montmoran qui causait avec des mères ; on la remerciait de cette séance si amusante donnée aux bébés. Et elle répondait :

— Vous pouvez me remercier en effet, et surtout remercier la baronne de Kernizan : figurez-vous que ce célèbre Morelli ne voulait consentir à aucun prix à nous donner une séance. C'est la baronne qui, l'ayant rencontré hier, se promenant en face de l'escadre, sur les bords du golfe Juan, en a eu l'idée... Elle le connaît depuis longtemps, moi, je ne l'avais jamais vu. Il lui a répondu qu'il rentrait à Paris, et qu'il ne travaillerait plus... Mais la baronne de Kernizan a si bien intrigué qu'il a consenti à nous donner une dernière séance...

— C'est qu'il voulait se faire payer double, dit une jeune femme ; ils sont toujours ainsi ces gens-là !

Ces gens-là ! Quel mépris dans ces trois mots ! Gilbert sentit son cœur tout déchiré.

— Bref, reprit Mme de Montmoran, il a fini par consentir, mais en déclarant que c'était bien la dernière fois... Et je sais pertinemment, que ce matin il a refusé je ne sais combien d'engagements ; on le voulait dans toutes les villas de Cannes : c'est la coqueluche des enfants.

— Et, au moins, ajouta M. de Montmoran, il ne ressemble pas à ce tas de farceurs qui courent les villes d'eaux ; il se tient fort convenablement, cause d'une façon intelligente, et, je vais bien vous surprendre, Mesdames, il est très timide ; quand il est arrivé ici, j'ai tenu à le recevoir moi-même ; il ignorait qu'il dût travailler chez Mme de Montmoran — la baronne de Kernizan l'ayant simplement engagé pour la villa des Anémones, sans spécifier notre nom. — Je me suis nommé ; et cette idée que je me dérangeais pour lui l'a surpris, troublé..., à tel point qu'il ne trouvait plus ses phrases pour me remercier. Et il m'a expliqué ses tours avec la plus charmante bonhomie... Tenez, examinez-le ; ce qu'il va faire est vraiment surprenant !

— O mon Dieu ! murmura Gilbert faisant encore quelques pas en arrière.

On se pressa un peu contre la porte du salon ; les grandes personnes étaient amusées comme les petites.

Et Gilbert put s'éloigner sans qu'on prit garde à lui.

La bienveillance dédaigneuse de M. et Mme de Montmoran à l'égard de son père l'avait si profondément humilié qu'il avait failli commettre quelque folie, s'écrier devant tous ces dédaigneux :

— C'est mon père ! et il vaut autant, il vaut mieux que vous tous.

Mais à quoi bon un éclat, dont son père eût été le premier à souffrir ? À quoi bon empoisonner le reste de sa vie par le remord d'avoir involontairement causé le malheur de son fils ? Ne devait-il pas, au contraire,

souffrir en silence, se sacrifier à son père comme son père s'était sacrifié à lui ?...

Et Gilbert s'éloignait pas à pas de la villa, il avait gagné assez rapidement les massifs, mais une fois là, il n'avait pas eu la force de s'enfuir précipitamment, et même il s'arrêtait, profitant des éclaircies des arbres pour contempler Viviane, dont la silhouette passait, à chaque instant, devant les fenêtres du salon.

Il eut une plainte lamentable et s'écria :

— Je l'aimais bien pourtant !

Il passa encore une demi-heure à pleurer sous les arbres ; puis il s'enfuit irrémédiablement.

Tout était fini pour lui !

X — M. MOREL.

— Encore ! encore ! Monsieur Morelli ! criaient les enfants.

D'une simple feuille de papier, le prestidigitateur faisait jaillir une infinité de jouets minuscules, que petits et petites, tous haussés contre lui, se disputaient.

— Encore, Monsieur Morelli ?

— Un nouveau tour, Monsieur Morelli !

Et des demoiselles qui le connaissaient affirmaient qu'il était très complaisant, qu'il suffisait de lui demander des choses avec gentillesse.

— Et il sait tant de tours !

Mais celui-ci était bien le dernier, non seulement le dernier de cette journée, mais de sa longue carrière d'escamoteur. Et les enfants ne purent comprendre avec quel indicible joie il leur jetait son adieu.

Il disparut dans les coulisses, et ses spectateurs enthousiastes décidèrent de l'attendre à sa sortie, de lui faire une ovation quand il traverserait le parc.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées qu'on voyait s'ouvrir la porte par laquelle on l'attendait ; mais l'homme qui sortit ressemblait si peu à l'escamoteur qu'un gamin lui demanda :

— Pardon, M'sieu ! Est-ce que M. Morelli va sortir bientôt ?

— Dans dix minutes, mon petit ami, répondit l'homme avec un fin sourire.

Et il s'éloigna tranquillement.

Les dix minutes s'écoulèrent, puis dix autres. Les bébés attendaient toujours. Et ils furent tout stupéfaits d'apprendre que l'escamoteur avait disparu. Quelques-uns essayèrent de dire que c'était l'homme de tout à l'heure ; mais la majorité demeura persuadée que le célèbre Morelli était parti par un mystérieux souterrain. Et, comme les salons étaient débarrassés des chaises, on appela les enfants pour danser. Morelli fut oublié.

En ce moment, l'homme qui avait été le célèbre Morelli attendait debout, dans une barque, près de l'embarcadère de bois qui sert aux promeneurs.

Il était rapidement descendu de la villa, avait loué cette barque et remercié le patron qui voulait l'accompagner ; il voulait seulement faire une petite promenade, le long de la Croisette, avait-il dit, et il n'avait besoin de personne.

Cependant, il ne partait pas, et il regardait sa montre, puis le soleil qui s'enfonçait dans le massif de l'Estérel, empourprant des traînées de nuages. Et, soudain, dès que le soleil eut disparu, la nuit tomba, tandis qu'une fraîcheur pénétrante, s'élevait de la terre, de la mer ; en un clin d'œil, il n'y eut plus de promeneurs sur la Croisette : tout le monde rentrait.

Les matelots eux-mêmes, qui pissent leur vie sur ce coin tant qu'ils ne sont pas en mer, remontaient vers le vieux Cannes.

Puis, dans la nuit qui s'obscurcissait assez vite, Morelli distingua une forme humaine, portant un fardeau. Il appela doucement ; le porteur, après un peu d'hésitation, trouva l'embarcadère et demanda :

— C'est vous, Monsieur Morelli ?

— Oui, donnez-moi ma caisse.

L'homme déposa la caisse sur l'embarcadère et la fit glisser dans le bateau.

— Faut-il vous accompagner ?

— Non ; on m'attend dans cette villa, on m'aidera. Voici votre argent.

L'homme, un commissionnaire, empocha l'argent et s'en fut. Morelli était seul.

— Allons, prononça-t-il joyeusement, disparaissions pour de bon, cette fois !

Et il se mit à ramer. Il était enchanté de sa petite combinaison : ce commissionnaire s'imaginait bien réellement qu'il allait donner une autre représentation dans une villa située à la pointe de la Croisette ; et, si cela lui convenait, il pouvait bien s'y rendre en bateau. Mais au lieu de se diriger vers la pointe de la Croisette, il fila sur le large, gagna un endroit où la mer a plus de cent mètres de profondeur.

Et il jeta sa caisse pardessus bord.

— Maintenant, s'écria-t-il avec bonheur, il ne reste plus rien du célèbre Morelli.

Et il revint vers la terre.

Le patron du bateau, après avoir fait une petite séance dans un café, se promenait de nouveau sur le sable.

M. Morel le paya généreusement, puis courut, avec une légèreté de jeune homme, vers son hôtel. Et sa note réglée, il se rendit à la gare, murmurant :

— Demain, je les embrasserai tous les deux, et je ne les quitterai plus ! Ma vie de misère est enfin terminée !

Et il éprouva une joie enfantine à s'installer dans l'express de Paris, et il lui semblait qu'il fût déjà dans son coquet appartement, lorsque, au moment même où le train s'ébranlait, un officier de marine se précipita dans le compartiment en criant :

— Père ! mon bon père !

— Toi !... Gilbert... Ici !

Et, après avoir embrassé son fils, il le contemplait, lui donnait d'affectueuses tapes sur l'épaule :

Et il murmurait avec une joie intense :

— Toi !... C'est bien toi !... Sapristi ! Ta mère va être jalouse de mon bonheur ; j'aurai eu ton premier baiser !...

Le train était parti ; ils avaient la chance d'être seuls dans leur compartiment. Et M. Morel reprenant son fils, le serrait follement contre sa poitrine.

— Ah ! je suis bien heureux !... Mais tu vas m'expliquer comment je te trouve ici, quand je te croyais déjà à Paris : ta mère, dans sa dernière lettre, m'annonçait qu'elle t'attendait d'un jour à l'autre...

Gilbert répondit sans embarras :

— C'est que, dans la marine, on n'est jamais son maître, mon bon père !

Et il raconta à son père que l'officier qui devait prendre le commandement de son aviso, ayant eu une prolongation de congé de quelques jours, lui-même avait dû continuer son service jusqu'à aujourd'hui.

Il donnait cette explication avec un calme parfait, sans le moindre tremblement dans la voix ; il semblait tout entier au bonheur d'avoir retrouvé son père. Il était parvenu à se rendre si bien maître de son cœur qu'il ne se troubla même pas, lorsque son père s'écria :

— Nous retrouver à Cannes, au même train ! Oh ! La bonne surprise !... Dans le même compartiment !

Et lui qui, depuis une demi-heure, guettait à la gare l'arrivée de son père, il eut le courage de répondre en souriant :

— C'est que j'ai failli te manquer ; je t'ai aperçu au dernier moment, comme tu mettais la tête à la portière... Tu penses si j'ai vite quitté mon compartiment pour venir te retrouver.

— Cher enfant ?

Hélas, quand il avait vu arriver son père, son courage l'avait tout d'abord abandonné ; des larmes avaient jailli de ses yeux ; et il s'était caché jusqu'à la dernière minute pour raffermir son énergie : maintenant, il était sûr de lui.

Il demanda :

— Mais toi, père, comment te trouvais-tu à Cannes ?

M. Morel était si bien habitué à expliquer ses voyages qu'il répondit sans hésiter :

— J'avais terminé ma tournée en Italie, et je me suis arrêté à Nice et à Cannes pour saluer quelques clients... Tu sais : de vieux clients, que je connais depuis des années !

— Oh ! tes clients ! interrompit Gilbert avec un joli mouvement de tendresse, voilà des gens dont je ne veux plus entendre parler.

— Ah ! que voilà un point sur lequel nous sommes bien d'accord ; répliqua vivement son père. Plus de clients ! Plus d'affaires ! Plus rien... mon fils ! J'ai assez travaillé ! Je me repose enfin.

Gilbert dut déployer des efforts surhumains pour ne pas perdre son calme en entendant ce : " J'ai assez travaillé ! "

Il savait maintenant combien son père avait dû souffrir pour travailler ainsi.

— D'ailleurs, continuait M. Morel, mon but est atteint, et même au-delà. J'ai fait des affaires d'or cette dernière année ; nous possédons trois cent mille francs, mon chéri, et nous en détacherons cent mille quand tu voudras te marier !

Cela, c'était trop ! Gilbert se pencha à la portière puis se rassit en portant son mouchoir à ses yeux.

Il bégaya d'une voix étranglée :

— J'ai voulu voir ce paysage, qui est admirable, et un peu de poussière de charbon m'est entré dans l'œil... Là, le voilà enlevé... Oh ! regarde, père, comme ces rochers sont beaux ! Moi, avec ce morceau de charbon, j'ai les yeux tout brouillés...

Il expliquait ainsi ses larmes.

Durant quelques minutes, le train roula au bord de la mer : la lune, qui se levait, éclairait fantastiquement les énormes masses des rochers plongeant à pic dans les vagues. L'excuse était bonne pour changer de conversation ; mais bientôt le talus remontait et le train se trouvait dans une tranchée.

Le père et le fils demeurèrent un long moment silencieux, puis M. Morel, d'une voix légèrement hésitante, demanda :

— N'as-tu pas vu la famille de Montmorin pendant ton séjour à Cannes ?

Gilbert avait prévu cette question : il eût été plus simple pour lui de répondre négativement, cela évitait toute explication dangereuse ; mais un hasard quelconque, probable même, pouvait apprendre la vérité à son père, qui lui demanderait les motifs de son mensonge. Autant raconter la vérité tout de suite, en l'arrangeant de manière à ne pas inquiéter M. Morel.

(A suivre)

EN PREPARATION ...

HISTOIRE DE JEANNE D'ARC

Magnifique volume de plus de 400 pages in-octavo

Tous les lecteurs et abonnés reçoivent GRATUITEMENT cette superbe prime.

Communiquez cela à tous vos amis, et adressez de suite vos commandes aux dépôts de journaux.

LA BANQUE DU PEUPLE

Assemblée Annuelle

Rapport satisfaisant du dernier exercice — Profits de \$126,857.60 — Discours du président Exposé financier du caissier Une année prospère.

L'assemblée annuelle des actionnaires de la Banque du Peuple a eu lieu hier après-midi, le 1 courant, aux bureaux de la Banque, rue Saint-Jacques.

Le président, M. Jacques Grenier, occupait le fauteuil, et M. J. S. Bousquet, caissier, agissait en qualité de secrétaire. Parmi les actionnaires présents on remarquait : MM. Geo. S. Brush, vice-président; A. Leclair, T. Préfontaine, Wm. Francis, A. Prevost, Charles Lacaille, John Y. Gilmour, George R. Muir, honorable F. E. Gilman, J. L. Coullée, Godfrey Weir, Dr Edouard Desjardins, M. Burke, M. Nolan de Lisle, John Mann, Rodolphe Forget, W. S. Evans, A. Turcotte, A. W. Stevenson, W. St-Onge, Louis Armstrong, Charles Whitmann, John Morrison et John Crawford.

A l'ouverture de la séance, M. Grenier dit que, conformément aux précédents, bien que, peut-être, ce ne soit guère la loi, il prendra le fauteuil si c'est le désir des actionnaires et M. Bousquet agira comme secrétaire.

M. John Crawford répond que s'il y avait un choix à faire parmi tous les actionnaires, M. Grenier serait l'homme qu'ils appelleraient au fauteuil.

M. Grenier dit que conformément à la coutume suivie ces deux dernières années, les procédures seraient conduites en anglais, vu qu'une grande partie des actionnaires présents sont de nationalité anglaise et que les actionnaires Canadiens Français comprennent tous cette langue.

RAPPORT DES DIRECTEURS

Le président lit alors le rapport des directeurs. En voici la teneur :

Les directeurs ont l'honneur de soumettre aux actionnaires le rapport ainsi que l'état général des affaires de cette banque, pour l'année finissant le 28 février 1895.

Les profits nets de l'année, établis après avoir déduit les dettes mauvaises et douteuses, ainsi que les frais généraux de l'administration ont été de \$111,280.18.

De ce montant nous avons payé des dividendes au taux de sept pour cent par année se montant à \$84,000, et placé au crédit du compte de profits et pertes \$26,280.18.

Les affaires de la banque, tant au bureau-chef qu'aux agences, progressent constamment, et le nombre des comptes courants augmente tous les ans.

Nous constatons que l'accommodation donnée au public par l'établissement de nos succursales de la ville est très bien appréciée et constitue une aide précieuse dans le maintien de nos relations avec le public des quartiers voisins de la ville.

Les directeurs ont l'intention d'employer autant que possible les ressources de la banque dans les emplois mêmes où elles proviennent, de manière à promouvoir et à favoriser de toute façon légitime les intérêts commerciaux et agricoles du pays.

Nos agences ont été inspectées minutieusement et nous notons un accroissement important dans leur chiffre d'affaires.

Nous sommes heureux de reconnaître les bons services rendus à l'administration par les nombreux employés et officiers de cette institution, leur fidélité et assiduité ont contribué largement à faciliter le succès de nos opérations.

Par ordre du bureau,

J. GRENIER, *Président*.

Montreal, 1er mars 1895.

Le secrétaire M. Bousquet, soumet ensuite l'état financier tel que vérifié et examiné par les auditeurs. Cet état se lit comme suit :

ETAT DES PROFITS POUR L'ANNEE EXPIRANT LE 1ER MARS 1895.

Dr.	
Dividende de 3/4 pour cent payé le 1er septembre 1891	\$ 12,000 00
Dividende de 3/4 pour cent payable le 1er de mars 1895	12,000 00
Balance portée au crédit du compte des profits et pertes	12,857 60
Cr.	\$126,857 60
Balance du compte des profits et pertes au 28 février 1891	12,577 12
Profits nets établis après avoir déduit les dettes mauvaises et douteuses de l'année ainsi que les frais généraux d'administration	111,280 18
	\$126,857 60

ETAT GENERAL, JEUDI, 28 FEVRIER 1895.

Dr.	
Billets de la Banque en circulation	\$ 716,738 00
Depôts ne portant pas intérêt	1,256,080 49
Depôts portant intérêt	5,367,856 02
Balance due aux autres banques ou banquiers	150,581 11
Capital payé	\$1,200,000 00
Fonds de réserve	600,000 00
Profits et pertes	12,857 60
Dividende No 38 payable le 1er mars 1895	12,000 00
Dividendes non réclamés	1,209 67
	\$1,889,067 27
Cr.	\$9,110,385 92
Espèces	69,051 10
Billets de la Puissance	187,135 00
Fonds de garantie pour circulation	12,313 06
Billets et chèques d'autres banques incorporées dans la Banque	272,152 81
Balance due par les autres banques	18,538 89
Prêts à demande sur actions et autres valeurs publiques	752,818 39
Immédiatement réalisable	1,612,609 28
Prêts et escomptes courants	7,297,210 40
Billets en souffrance garantis	21,032 68
Billets en souffrance non garantis	15,012 12
Hypothèques	89,210 06
Biens fonciers	71,251 38
Edifice de la Banque	280,000 00
	\$9,110,385 92

J. S. BOUSQUET, *Caissier*.

Nous, soussignés, auditeurs nommés à votre dernière assemblée générale annuelle avons l'honneur de faire rapport qu'après un examen complet et détaillé des livres et valeurs, en un mot après avoir pris connaissance de l'actif et du passif de la corporation de la Banque du Peuple, déclarons avoir trouvé le tout tenu régulièrement et méritant notre approbation.

P. P. MARTIN,
NOLAN DE LISLE,
LOUIS ARMSTRONG,
Auditeurs.

Montreal, 1er mars 1895.

DISCOURS DU PRESIDENT

M. Grenier, en proposant l'adoption du rapport des directeurs et des auditeurs, dit : " Il me serait difficile d'entrer dans des détails ou d'entamer une longue discussion, parce que, en votre qualité d'hommes d'affaires, vous connaissez la condition du pays aussi bien qu'aucun des directeurs. Quoique nous ayons été protégés par la Providence, en ce que les affaires n'ont pas été aussi mauvaises en ce pays que dans la république voisine, et, en réalité, dans le monde entier, nous passons aussi par une petite crise. J'espère qu'au printemps, les choses s'amélioreront; mais tant que le gouvernement n'aura pas décidé ce qui doit être fait, je crois qu'une certaine dépression se fera sentir dans la ville de Montréal et dans le Dominion.

Le rapport des directeurs parle par lui-même. Sans avoir fait beaucoup de progrès, nous en avons pourtant fait un peu. Les profits sont de \$7,000 de plus que l'an dernier. Le pourcentage est de 9/10 contre 9 l'an dernier. Ce n'est pas une grande amélioration, mais c'est toujours une amélioration, et les actionnaires sont pleinement justifiables de s'attendre que notre progrès sera plus considérable l'an prochain, si les affaires s'améliorent.

Lorsque nous nous sommes réunis en mars dernier, cet édifice était bien loin d'être terminé. Il est maintenant terminé et fort joli, comme vous le voyez, et fait honneur aux actionnaires tout autant qu'aux directeurs. Chacun des actionnaires qui ont visité l'édifice, et même les étrangers d'Amérique ou d'ailleurs, en ont été enchantés. L'an dernier, je vous ai dit que je m'attendais à ce que le revenu des loyers de l'édifice paierait 1 pour cent du capital placé et nous donnerait gratuitement les bureaux de la banque. Au commencement de mai, nous n'avions qu'environ un étage de loué; mais nous avons fait des progrès en juin, juillet et août, de sorte qu'à la fin de l'année, trois étages sur cinq étaient loués. Il ne nous reste plus maintenant à louer qu'environ un étage pour lequel nous avons des demandes. J'espère que le premier mai prochain, toutes les parties de l'édifice seront louées. Ma prophétie de l'an dernier que les loyers donneraient 1 pour cent sur le capital placé et les bureaux de la banque gratuitement, se réalisera, je crois, et dans ce cas, ce sera, il me semble, un très bon placement pour les actionnaires. Cette année, le revenu net de l'édifice, toutes dépenses payées, est de \$5,202, un peu plus que 2 pour cent du capital placé; mais si l'on considère que la moitié seulement de l'édifice a été louée toute l'année, on verra que j'étais parfaitement justifiable de dire, l'an dernier, que les actionnaires recevaient 1 pour cent du capital placé et que la banque aurait ses bureaux pour rien. Lorsque nous aurons obtenu ce résultat, je crois que nous aurons bien fait. J'espère que les actionnaires qui ne l'ont pas encore fait visiteront la banque, et nous serons heureux de leur servir de guides.

Je propose, secondé par M. Brush, l'adoption du rapport, et sera heureux de répondre à toutes les questions qui me seront posées.

En attendant, M. Bousquet adressera peut-être quelques paroles.

REVUE DE M. BOUSQUET

M. Bousquet : J'ajouterai quelques mots seulement à ce qu'a dit le président, car je n'ai pas l'intention de faire une revue rétrospective de la situation commerciale en 1891, comme par le passé.

Je ne ferai que répéter ce qui est dans la bouche de tout le monde et ce que le monde a appris par expérience personnelle, en disant que l'année 1891 a été caractérisée par une profonde dépression dans le commerce et l'industrie.

Le commerce du Canada n'a pas échappé à la dépression générale; comme dans les autres pays il a subi chez nous un moment d'arrêt. Le mouvement des marchandises n'a pas augmenté, tandis que l'influence néfaste de la baisse des prix dans un grand nombre de lignes importantes, décourage les entreprises qui, autrement, auraient pu être lancées, et réduit, à rien ou presque rien, les profits sur lesquels comptaient les producteurs.

Après la commotion économique subie par les Etats-Unis, en 1893, et dont nous avions au Canada, ressenti jusqu'à un certain point le contre-coup, il eût été peu raisonnable d'attendre, en l'année 1891, une ère de prospérité; mais au moins on aurait pu espérer un certain degré de reprise, de reconstitution. Mais même cela a manqué. Au contraire, la prostration de l'industrie s'est accentuée, est devenue plus prononcée au fur et à mesure que l'année s'avance.

Je n'ai pas l'intention de rappeler en détail ou même de résumer les faits et les conditions qui ont produit cette suppression du mouvement commercial pendant l'année. Mais je crois que nos actionnaires, après un coup d'œil jeté sur la situation précaire du commerce, conviendront que les résultats obtenus ne sont pas aussi mauvais que les événements de l'année auraient pu le faire craindre au public.

Faire un commerce de banque au milieu de telles circonstances de stagnation des affaires et de restriction du mouvement commercial, ne peut avoir qu'un résultat, une diminution des profits et une augmentation des pertes. Ce n'est pas encourageant.

Il faut donc, je le répète, pour lire correctement la portée de notre rapport, tenir compte des conditions de notre champ d'opérations et des vicissitudes que nous avons eu à traverser.

L'examen à ce point de vue, on ne pourra faire autrement que de considérer notre bilan comme satisfaisant.

Il n'est pas besoin de dire que les responsabilités de leur position ont été appréciées à leur juste valeur par votre président, vos directeurs et vos gérants; aussi ils ont tenu leurs efforts pour maintenir les progrès légitimes et le développement des affaires de la banque. Ils n'ont jamais laissé échapper l'occasion de faire un pas en avant, soit en fait d'accommodation pour les clients, soit dans la direction de l'élargissement du cercle des affaires et des relations commerciales, de l'accroissement de tout ce qui peut aider à la prospérité de la banque et de tout ce qui peut la placer en position de satisfaire aux besoins de sa clientèle.

Et je suis heureux de constater que, comme résultats de ces efforts, nos affaires ont augmenté considérablement; un certain nombre de nouveaux comptes ont été ajoutés à notre liste, de sorte que nos dépôts se montent aujourd'hui à \$6,623,935.51.

Les dépôts du public ont augmenté de \$710,327.92, les dépôts remboursables à demande diminuant de \$287,599.72 et ceux qui ne sont remboursables qu'après avis accusant une augmentation de \$997,927.61. Nous pouvons attribuer cette dernière augmentation au compte d'épargne que nous avons ouvert dans notre nouvel établissement et dont le succès, jusqu'ici, a dépassé nos espérances.

L'augmentation de nos escomptes est due surtout à l'acquisition de nouveaux comptes commerciaux ailleurs et ici; et cette acquisition, nous la devons, sans aucun doute, au fait que nous sommes plus en état de faciliter les opérations commerciales de nos clients. On sait que dans le commerce

de banque, comme ailleurs, la concurrence est aujourd'hui très active et nous ne pourrions pas évidemment augmenter notre clientèle si nous n'étions en position de faire à nos clients des conditions aussi avantageuses que nos concurrents.

On remarquera que notre circulation était, à la fin du mois dernier, juste à 8 p. c. de moins qu'à la période correspondante de l'année dernière; cette diminution n'est pas beaucoup, si elle l'est, hors de proportion avec la diminution des prix des principaux articles de commerce; on ne peut donc conclure que, au point de vue de l'économie, les affaires de la banque n'ont subi aucune dépréciation.

On s'est occupé d'une manière toute spéciale, pendant le dernier exercice, d'étendre nos relations commerciales et j'ai beaucoup de plaisir à vous annoncer que des négociations terminées récemment, avec des banquiers étrangers, nous permettent de placer des obligations des gouvernements ou des villes sur le marché anglais, avec autant de chances de succès qu'aucune autre institution. De fait, nous avons, pendant le dernier exercice, mené à bonne fin et avec profit, plusieurs opérations de ce genre.

Ce qui nous met dans l'heureuse position d'annoncer à nos actionnaires, après une année généralement mauvaise, que nous avons réussi à gagner du terrain dans à peu près toutes les directions; que notre bilan général accuse une augmentation de dépôts et d'avances au public et que nos bénéfices nets ont été de 9 1/2 p. c., ce qui doit être considéré comme un résultat satisfaisant.

Quant à la situation commerciale du Dominion, bien que le commerce soit indubitablement tranquille et que, d'ici à quelque temps, il doive être restreint, en grande partie, aux besoins journaliers, nous avons tout lieu de croire à une reprise rapide des que les circonstances le permettront.

La production de nos forêts, de notre agriculture et de nos pêcheries est considérable, notre exportation se maintient bien et notre gouvernement intérieur est prudemment et économiquement administré et, nous en concluons que nous avons tout lieu d'espérer un peu plus d'activité des prochains mois.

L'approche des élections ajoute actuellement au malaise commercial, un sentiment d'incertitude pour l'avenir, une appréhension de changements radicaux, qui nuisent toujours au commerce et tendent à enrayer le cours des affaires. Tant que cette incertitude subsiste, elle produit l'inquiétude qui, nécessairement, engendre la stagnation dans toutes les lignes du commerce et de l'industrie. Mais un bon gouvernement pourra facilement dissiper cette inquiétude et nous sommes persuadés, que, quel que soit le parti porté au pouvoir, ce parti ne fera aucune loi économique de nature à causer un trouble sérieux dans le fonctionnement de notre commerce général.

DISCUSSION DU RAPPORT

M. Gilman demande ce qui est compris dans l'item de \$280,000 pour les bureaux de la banque. Est-ce seulement le bureau principal?

M. Grenier dit que l'édifice de Montréal est porté au chiffre de \$250,000. On a payé \$11,000 l'édifice de St-Jean qui avait coûté \$25,000 à la banque de St-Jean; et l'on a construit de jolis bureaux à St-Jérôme pour \$36,000.

M. John Morrison croit qu'une seule institution peut être comparée à celle-ci: c'est la banque de Montréal. Les bureaux de cette dernière figurent dans ses livres pour 5 pour cent du capital; tandis que pour la banque du Peuple, ils représentent 25 pour cent. Mais dans le cas de cette dernière, il y a cette différence qu'elle perçoit des revenus de l'édifice et à ces bureaux pratiquement pour rien, tandis que la banque de Montréal n'en retire aucun revenu.

M. A. W. Stevenson dit que le rapport est très satisfaisant et que les actionnaires ont pleine confiance dans l'administration. L'habileté bien connue de M. Bousquet fait qu'il est très recherché pour des entreprises extérieures. M. Stevenson ne veut pas exprimer de censure mais il doute que cela tende toujours à avancer la banque dans l'estime du public.

M. Grenier dit que les directeurs ont attiré l'attention de M. Bousquet sur cette question et il a promis de restreindre ses intérêts extérieurs. Il ne peut pas y avoir de doute que la banque doit beaucoup à l'intelligence et à l'habileté de M. Bousquet. Durant 5 ans, sous son administration et en face d'une concurrence sérieuse, elle a fait plus de progrès durant les quarante-cinq années précédentes.

M. Crawford dit remarquer qu'il serait légitime pour les directeurs de voir si le salaire payé à M. Bousquet est conforme à son habileté et à ce qu'on demande de lui. M. Crawford croit que le dividende est très satisfaisant, dans les circonstances, et que les directeurs ont droit aux plus sincères remerciements des actionnaires pour la position que la banque occupe aujourd'hui. Le gérant a prêté, il y a quelques années, qu'on réserverait un montant d'environ 50 pour cent du capital versé, ce qui est tout à fait suffisant pour une banque bien administrée.

On a maintenant atteint ce résultat, mais M. Crawford croit qu'il serait bien de sauvegarder cette réserve par une autre, égale à douze et demi du capital versé, pour pourvoir aux imprévus. Comme actionnaire, il renoncera volontiers à tout dividende supérieur à 7 pour cent d'ici à ce que ce résultat soit obtenu. Il croit, dit-il, exprimer les sentiments de tous les actionnaires en disant qu'il est entièrement satisfait de l'administration passée de la banque, et qu'il a toute confiance dans l'avenir, tant que le président et le gérant resteront à leur poste.

Le rapport est adopté.

Sur proposition de M. J. Y. Gilmour, secondé par John Crawford, MM. P. P. Martin, Nolan de Lisle et L. Armstrong sont réélus auditeurs.

REMARQUE DES AUDITEURS.

M. de Lisle, en remerciant les actionnaires de leur marque de confiance, dit que les auditeurs ont examiné avec un grand soin l'actif de la banque et les escomptes accordés. Ils ont suggéré de réduire certains comptes étant trouvé que les avis donnés par eux, l'an dernier, ont été fidèlement suivis. Tous les documents et tous les détails qu'ils ont demandés ont été mis à leur disposition sans la moindre hésitation. Ils n'ont pas visité les succursales hors de la ville, mais ont eu d'excellents rapports de l'inspecteur, M. Gagnon, qui doit être complimenté pour la manière admirable avec laquelle il expose ses comptes. De prime abord, les auditeurs crurent que certains comptes étaient très élevés et devaient être réduits; mais en consultant les rapports de M. Gagnon, ils virent que ces comptes étaient les meilleurs dans les villes où les agences sont situées et décidèrent de ne pas y apporter de changement, quelques-unes des succursales ont tellement gagné de la confiance publique, que les dépôts égalent les escomptes demandés, de sorte qu'il n'est plus nécessaire d'envoyer du capital de Montréal pour conduire les affaires de ces succursales. Les dépôts ont augmenté considérablement et pas une agence n'a éprouvé de pertes sérieuses. La totalité des pertes nettes de côté, il reste une balance accusant un profit net. Tous les livres balancés et bien qu'il soit possible qu'il y ait des pertes sur des opérations représentant sept millions de dollars, ces pertes sont si insignifiantes qu'on ne peut les apprécier. M. de Lisle a exprimé sa vive satisfaction de l'introduction dans la banque d'un sang nouveau dans la personne de M. T. Préfontaine. Cette acquisition est des plus avantageuses pour le bureau de direction.

M. L. Armstrong dit : Pensez entièrement tout ce que vient de dire mon collègue, M. de Lisle, en ce qui concerne notre travail dans l'audition des affaires de notre banque et les exhibits si satisfaisants que vient de nous montrer le

gérant général. Je désire simplement ajouter à ses remarques combien nous sommes satisfaits à la vue des rapports de notre inspecteur, M. Gagnon.

Ces documents portent à leur face le cachet de recherches minutieuses et donnent un exposé clair et précis du progrès de nos opérations. Nous sommes heureux, non seulement de voir chaque item de cet exposé général de nos départements d'agences, condensé de détails soigneusement préparés sur nos états subsidiaires, mais aussi accompagné de documents, d'annotations et de suggestions précieuses.

La méthode de M. Gagnon démontre combien sont honnêtes et ouvriers ses procédés et c'est avec plaisir que nous endossons ses rapports. Nous avons confiance que la surveillance exercée par nos succursales est complète et que l'administration ne néglige rien pour réduire, consolider et surveiller d'une manière plus attentive les comptes de nature peu rassurante. Les affaires, dans toutes les branches du département de nos agences, aussi bien que du bureau principal, dénotent un progrès constant en volume et en qualité.

REMERCIEMENTS.

Sur proposition de M. G. B. Muir, secondé par M. W. S. Evans, il est résolu que les remerciements des actionnaires sont dus et sont par le présent offerts au président, aux directeurs, aux caissiers et aux officiers pour la manière satisfaisante avec laquelle ils ont administré les affaires de la banque durant l'année écoulée.

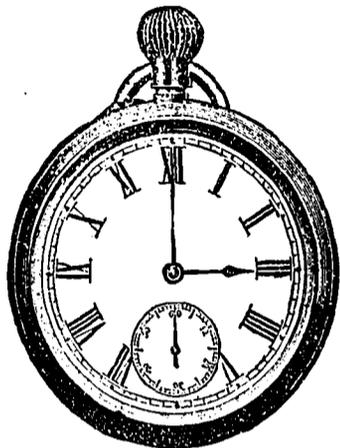
L'assemblée s'ajourne ensuite.

LES PRIMES DU "SAMEDI"
PRIMES POUR LES ABONNES.

A tout abonné nouveau ou ancien renouvelant son abonnement pour SIX MOIS, LE SAMEDI offrira une épinglette, pour homme ou dame, d'une valeur de \$1.50.

A toute personne lui procurant CINQ nouveaux abonnements de 6 mois, LE SAMEDI offrira un bracelet en argent solide d'une valeur de \$5.00.

Chacun des abonnés recevra en plus l'épinglette ci-dessus mentionnée.



PRIMES pour les ACHETEURS au NUMERO.

Toute personne qui apportera à nos bureaux DIX COUPONS numérotés du SAMEDI, et la somme de \$1.50, recevra une montre de fabrication française, avec boîtier en métal nickelé, 18 lignes, à remontoir, mouvement à cylindre, 1 trou en rubis avec cadran à secondes, d'une valeur de \$3.50.

Celle qui apportera CINQ COUPONS, et la somme de 50 centins, recevra un bracelet d'une valeur de \$2.00.

UN COUPON et la somme de 25 centins, donneront droit à une épinglette, pour homme ou dame.

Ces primes pourront être vues au bureau du SAMEDI, 516 rue Craig.

THEATRE ROYAL QUEEN'S THEATRE

Semaine commençant lundi, le 11 Mars.
Après-midi et soir.

CETTE SEMAINE

Matinées le Mercredi et le Samedi

COMPAGNIE DE VAUDEVILLE DE

Retour et représentation d'adieu de

GEORGE DIXON A GAIETY GIRL

Comprenant quelques-uns des principaux artistes à spécialité de la scène américaine.

La Cie de GEO. EDWARD'S
du theatre

'Prince de Galles' de Londres

Admission, 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Plan de la salle visible au theatre de 9 heures a.m. à 10 heures p.m.

Prix: 25c, 50c, 75c et \$1.00.

Sièges en vente au theatre, de 10 heures a.m. à 10 heures p.m., tous les jours, chez Shaw, 228 rue St-Jacques, chez Sheppard et aux Hotels.

Semaine suivante: THE STOW AWAY.

CAPITALISTES
SPECULATEURS

Vous ferez bien d'ACHETER par l'entremise

DE

FRED. R. ALLEY

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251 MONTREAL

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT

"La Fayette"
de Fortier

Le meilleur Cigare a 5 Cents

QUI A JAMAIS ÉTÉ OFFERT AU PUBLIC

ESSAYEZ-LE

LA CHAMPAGNE CIGAR



Petit Duc, La Fine Champagne, La Champagne R. V. B.

Primes du "Samedi"

COUPON No 16

En apportant au bureau du SAMEDI les dix coupons de prime, avec \$1.50, nos lecteurs recevront, en échange, la montre dont ils trouveront la description à la page 15.

— NUMERO DE —

16 MARS 1895

Question d'Art

Nous avons vu cette semaine des photographies sortant de chez

MM. DU JARDIN & CIE

PHOTOGAPHES

538 RUE LACAUCHETIERE

(Coin St-Laurent)

qui sont bien les spécimens les plus artistiques que nous avons encore vus.

Ces photographies sont parfaites

d'une netteté et tout à la fois d'une douceur de tons qui en font de véritables tableaux.

LA Société Artistique Canadienne

1866 RUE SAINTE-CATHERINE

PROCHAIN TIRAGE

21 Mars '95

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

Le Numéro 35, 195 a gagné le prix de \$1,000.

Do	\$2,907	do	400.
Do	31,761	do	150.

La liste complète des autres 2,848 prix est fournie gratuitement en s'adressant au bureau de la Société.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12-95

AUX DAMES SERVEZ VOUS DE

VIDO

EAU DE BEAUTE
UN SPECIFIQUE
CONTRE TOUTES LES MALADIES DE LA PEAU

PRIX \$1.00

Le **Vido** est une eau composée de plantes aromatiques et emollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la peau une douce odeur et en amollissent puisamment les callosités.

Le **Vido** guérit comme par enchantement toutes les maladies de la peau et fait disparaître les rides. *Gratuit notre livret sur la beauté.*

THE MONTREAL CHEMICAL CO.
216 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

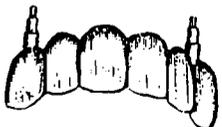
VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA

Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUÏSEMENT NERVEUX

Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS
S'adresser à C. ALFRED CHOULLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSÉS SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité - Effait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ SIROP DU GODELLE
AUX ENFANTS



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

JOSEPH BROUSSEAU
Marchand de Bois de Sciage
Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.
BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6166 mai 1-95

LORSQUE VOUS ETES EN DOUTES

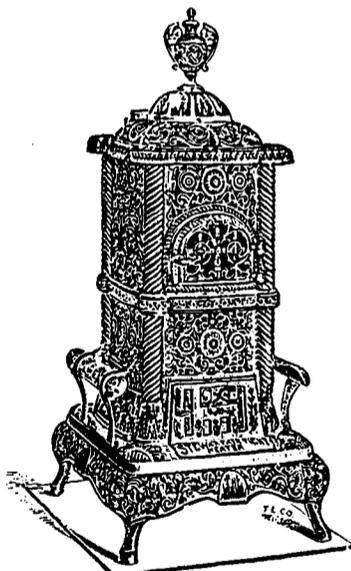
Usez les allumettes dont votre père et grand-père se servaient. Elles étaient les meilleures de ce temps. Elles sont encore les meilleures.

Allumettes de E. B. Eddy

BUTTE AUX VENTS
EAU MINERALE
Propriété de GASP. MASSUR
Seul Agent et Embouteilleur
ARTHUR COOPER, - 79 Avenue Papineau
MONTREAL

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR
107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)
MONTREAL.
Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.
9-Oct.
A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.
DE LORIMIER & CODIN
AVOCATS
Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,
TÉLÉPHONE 1937. MONTREAL
avril 7-9

Une chaudière de charbon suffit pour tenir le poêle allumé pendant 24 heures



Le plus joli de tous les poeles qu'on a faits jusqu'a ce jour.

Poeles 'Fin de Siècle' - ET - 'Up to Date'
POELES DE PASSAGES!

Ces poeles sont jolis et scientifiques; dépensent peu de charbon, et se vendent à des prix tres bas.

GRAVEL & BOULARD
306 et 308 Rue St-Laurent
(Un peu plus haut que la rue Ste-Catherine).

Cie Coloniale
CHOCOLATS
DE QUALITÉ SUPÉRIEURE
Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris
DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTE
CHOCOLAT
DU **Planteur**
COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE
A PARIS
Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. - Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.
Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.